1ère Année N° 3 Jeudi 26 Septembre 1940

Tirailleurs montagnards du Sud-Annam

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Tous les procédés modernes de reproduction en noir et en couleurs

SONT A VOTRE DISPOSITION A L'IMPRIMERIE

G. TAUPIN & Cie

50, Rue Paul-Bert - Hanoï - Tél. 141 -

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Directeur : **Jean SAUMONT**

DIRECTION - ADMINISTRATION : 15, Boulevard Rollandes — HANOI — Téléphone 428

ABONNEMENTS { **INDOCHINE et FRANCE.** Un an **12 $ 00** — Six mois **7 $ 00** — Le numéro **0 $ 30**
ÉTRANGER. .. .. Un an **20 $ 00** — Six mois **12 $ 00**

Nos collaborateurs

Pierre ANDELLE, Maurice ANDRIEUX, Arnaud BARTHOUET, Georges BOIS, Ch.-H. BONFILS, Henri BOUCHON, Paul BOUDET, Bernard BREIL, Jean BROUSSEL, P. CHAMPENOIS, J.-Y. CLAEYS, G. CŒDÈS, Mademoiselle COLANI, Jacques DESCHAMPS, P. DUPONT, Jean FARCHI, Pierre FOULON, Victor GOLOUBEW, DUONG-QUANG-HAM, Jean M. HERTRICH, NGUYÊN-VAN-HUYÊN, NGUYÊN-TIÊN-LANG, Paul LEVY, Louis MALLERET, Paul MUNIER, Jean NOEL, Paul RENON, Jean ROUX, Jean SAUMONT, Madame Marguerite TRIAIRE, LÊ-TAI-TRUONG, NGUYÊN-MANH-TUONG, etc...

ILLUSTRATION : Madame BOUDET, NGUYÊN-HUYÊN, NAM-SON, TO-NGOC-VAN, etc.

PHOTOGRAPHIE : Central Photo (Hanoi), Huong-Ky (Hanoi), Modern Photo (Saigon), Section photographique du Gouvernement Général, Studio d'art F. Nadal (Saigon), etc...

DÉPOSITAIRES

HANOI

« INDOCHINE », 15, boulevard Rollandes.
G. TAUPIN ET Cie, 50, rue Paul-Bert.
A. B. C., 50, rue du Coton.
LIBRAIRIE HOC-HAI, 34, rue de la Citadelle.
HUONG-GIANG, 57, route de Hué.
HUONG-SON, 97, rue du Coton.
HUNG-THUY, 157, rue du Coton.
LIBRAIRIE CENTRALE, 60, rue Borgnis-Desbordes.
MOHAMED ISMAIL, rue Paul-Bert.
NAM-KY, 14, boulevard Gia-Long.
THUY-KY, 98, rue du Chanvre.
TRAN-VAN-KHOAT, 120, rue du Coton.
TRUONG-XUAN, 55, route de Hué.
VAN-LAM, 33, rue Francis-Garnier.
VAN-NGOAN, 110, rue du Pont-en-Bois.

SAIGON

LIBRAIRIE A. PORTAIL, 185, rue Catinat.

HUÉ

HUONG-GIANG, 21, rue Paul-Bert.
LE-THANH-TUAN, rue Paul-Bert.
NGUYEN-XUAN-QUE, Kiosque, rue Jules-Ferry.

HAIPHONG

« INDOCHINE », 44, boulevard Amiral-Courbet.
CHAFFANJON, boulevard Amiral-Courbet.
MAI-LINH, 60, avenue Paul-Doumer.
NAM-TAN, 100, boulevard Bonnal.
TAI-FAT, 61, boulevard Paul-Bert.

BAC-NINH

VAN-VIET, 216, rue Tiên-An.

CAO-BANG

HOANG-TICH-THANH, 77, rue Pho-Lu.

DAP-CAU

VINH-THAI, 43, rue Principale.

HAIDUONG

LIBRAIRIE QUANG-HUY, rue du Maréchal-Joffre.

LANGSON

TRAN-DANG-LONG, 10, rue Chavassieux.

NAM-DINH

HOP-KY, 34, rue Carreau.
PINZON, rue Carreau.

PHUTHO

CAT-THANH.

QUINHON

MY-LIEN, 78, quai Gia-Long.

SEPT-PAGODES

CHI-LINH, rue Hoa-Lac.

TONG

DAN-SAN, rue Son-Loc.
LIBRAIRIE DE FRANCE.

VIÉTRI

LONG-HOA.

VINH

AN-NGOC-PHUNG, Square Khoa-huu-Hao.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

INDOCHINE
HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ
REDACTION-ADMINISTRATION : 15, Boulevard Rollandes - HANOI — Tél. : 428

SOMMAIRE

	Pages
Les négociations nippo-indochinoises et les incidents de frontières	
Aujourd'hui, la France, par NGUYEN-MANH-TUONG ..	2
Notre ferveur, par LE-TAI-TRUONG	4
Artisanat indigène et métiers de complément, par HENRI BOUCHON	6
Les typhons de la Mer de Chine	9
Tirailleurs montagnards du Sud-Annam, par le Commandant xxx.	11
Secrétaires généraux du Gouvernement général et Directeurs des Affaires Civiles	17
La Semaine :	
En Indochine	19
En France	19
En Extrême-Orient	21
Dans le Monde	22
La Vie indochinoise	24
On devrait mieux choisir les gens, roman par PAUL MUNIER	26
Pour le dimanche :	
Les bonnes recettes	28
Mots croisés n° 2	28

ABONNEMENT : 1 an **12 $** — 6 mois **7 $** — le numéro **0 $ 30**

Les négociations nippo-indochinoises et les incidents de frontières.

DANS la chronique de la semaine, nous donnons d'autre part une revue succincte et chronologique des faits de la semaine, en ce qui concerne les rapports nippo-indochinois. Qu'on nous permette de les commenter ici.

Les négociations, eh bien ! disons qu'elles ont été asiatiques, c'est-à-dire qu'elles ont passablement traîné, ont eu des hauts et des bas, des pointes et des retraites, mais enfin elles ont abouti. On était, d'ailleurs parfaitement d'accord sur le principe, qui n'était pas à discuter puisqu'il avait été arrêté entre Vichy et Tokio ; la mission japonaise et le Gouverneur Général avaient, en somme, à régler entre eux le détail de ce qui avait été convenu dans l'ensemble par les gouvernements français et japonais.

Le général Nishiharra, chef de la délégation japonaise, a tenté — c'était son rôle — d'obtenir le plus possible. L'amiral Decoux a tenu fermement — c'était son rôle à lui — sur les positions qu'il estimait nécessaire de garder pour la sécurité et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'ordre en Indochine. Les rapports se sont distendus, puis resserrés, puis relâchés, puis rapprochés encore, et ce fut au moment qu'on espérait de moins en moins réussir que l'accord fut fait, et signé. Les négociateurs avaient fait, chacun de son côté, de leur mieux, et la signature amena une détente, un apaisement complets.

Les contractants, ayant eu du mal à s'entendre, n'en tenaient que davantage à l'exécution de l'accord, et Tokio publia, le 23, en même temps que le gouvernement français, l'annonce des conclusions heureuses des négociations, soulignant que contre certaines facilités d'ordre militaire dont le détail était défini et limité, le Japon reconnaissait la souveraineté française en Indochine et respectait l'intégrité territoriale du pays.

L'espoir était né trop vite. Ce que ni Tokio, ni les négociateurs japonais n'avaient voulu, et encore moins les autorités indochinoises, se produisit : une attaque brutale sur notre frontière du nord força les troupes indochinoises à une énergique résistance ; le sang coula, il y eut des morts et des blessés, tout était remis en question, d'autant mieux qu'une démonstration aérienne sur Haiphong et quelques vols isolés par-dessus les frontières contraignirent les autorités indochinoises à faire sonner plusieurs fois l'alerte.

Les coupables : certains éléments de l'armée de Canton, qui échappe à l'obédience de Tokio et qui s'en vante, furent reçus énergiquement, comme il se devait. L'affaire leur a coûté plutôt cher, et aurait été plus coûteuse encore pour eux si les autorités indochinoises, dans le souci d'envenimer les choses le moins possible, n'avaient pris soin d'éviter toute action offensive. On a poussé la bonne volonté, on a pratiqué ouvertement la bonne foi jusqu'à ne pas tirer sur les avions violant le territoire ; ils ne se livrèrent d'ailleurs à aucun bombardement de Haiphong survolée.

Nous ne pouvons attendre la suite de ces graves événements pour mettre sous presse. Espérons qu'ils s'apaiseront, que Tokio d'une part, le général Nishiharra d'autre part, réussiront à convaincre les indisciplinés de l'armée de Canton que le plus sage moyen de profiter d'un accord avantageux est de se soumettre loyalement à ses conditions, non pas de le torpiller dès le premier jour par des actes de violence.

S'il en était autrement, l'Indochine française défendrait son intégrité, solennellement garantie par le Japon lui-même, et la souveraineté française que le Japon a reconnue de façon catégorique.

Les autorités françaises, disions-nous, civiles et militaires, ont été très sages au cours de ces événements. On ne peut, sans manquer outrageusement à la bonne foi, les accuser de n'avoir pas tout fait pour éviter un conflit, ensuite pour limiter les dégâts. Nous ne pouvons pas clore cet article sans signaler la très belle conduite des troupes, françaises et indigènes, qui ont montré un courage magnifique et une discipline remarquable. On peut compter sur elles : l'Indochine est défendue !

Pour finir, disons que la population de Hanoi a été généralement très calme en recevant le lugubre avertissement lancé par les sirènes. On a vu chez les gens beaucoup plus de curiosité que de crainte, les boutiques ont été calmement fermées, et l'on sentait que si les choses étaient devenues sérieuses, la menace précise, il n'y aurait eu nulle panique.

Nous ne savons pas ce que sera demain. Peut-être paisible, peut-être agité. Mais les jours que nous venons de vivre ont leur réconfortante leçon : sagement et fermement dirigée, énergiquement défendue, l'Indochine française saura faire face à tous les dangers sans qu'on puisse l'accuser d'en avoir suscité aucun.

Indochine.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

AUJOURD'HUI, LA FRANCE...

par NGUYÊN-MANH-TUONG.

Un privilège remarquable installe certains êtres dans le royaume des Fables et leur confère le pouvoir d'exercer une action à distance, par le seul effet de leur gloire. Il en était ainsi des nobles Dames de la société médiévale. La renommée de leur beauté ou de leur vertu se répandait dans le monde grâce aux récits des voyageurs, aux chants des poètes, aux hymnes des musiciens. Elles provoquaient des enthousiasmes, des délires chez les chevaliers qui, au fond de leur solitude farouche, rêvaient de les approcher. Un immense amour anonyme montait vers elles comme la fumée des encensoirs et les environnait d'un doux prestige. Parmi les hommages dont elles acceptaient le tribut, elles découvraient non seulement les blessures des cœurs mais encore les sacrifices des vies. Telle était la force d'attraction de leurs charmes. Ainsi, la Rome impériale subjuguait par l'éclat de ses splendeurs les guerriers du Nord qui, bien qu'ils l'adorassent dans le secret de leurs âmes, se préparaient pourtant à l'envahir.

Ceux-là même qui refusent leur amitié à la France sont obligés de reconnaître que de toutes les nations modernes, elle est la seule à jouir de ce caractère *fabuleux*. La multiplicité de ses aspects et de ses talents lui permet de satisfaire la diversité de tous les désirs et de tous les vœux. Le puritain enseveli dans les brumes de son pays et de son existence évoque volontiers devant son esprit les images du soleil de Provence et cette liberté dans les mœurs dont une tradition ridicule veut attribuer l'apanage à la France. Le citoyen des pays libres, du temps où il souffrait des rigueurs de la prohibition et était réduit à demander ses ivresses aux alcools falsifiés, remue au fond de sa mémoire et de son gosier le souvenir délicieux des vins de France. L'homme de couleur, ennuyé des vanités de sa forêt ou de son village, soupire après les lumières de Paris. Pour tous les êtres qui vivent dans la matière et organisent pour leur besoin un idéal charnel de luxe et de plaisir, la France apporte toute la magnificence des somptuosités temporelles.

Que dire de ceux-là qui vivent selon l'esprit et tirent leur volupté de l'exercice de leur intelligence ? Accédant aux incomparables richesses de la littérature française, se prêtant aux jeux émouvants d'une pensée qui oscille entre la spéculation pure et l'action pratique, et dont la fécondité n'a d'égale que la souplesse, initié aux finesses d'un art qui allie la délicatesse au goût et la grâce à la grandeur, ils découvrent en France, comme le climat même de l'esprit.

La double fonction de Paris est précisément de jouer le rôle d'une capitale de la matière et de l'esprit. Paris parle un langage que tous les hommes comprennent. Des hauteurs de Montmartre jusqu'à celles de Sainte-Geneviève, des tours de Notre-Dame jusqu'aux cafés de Montparnasse, l'horizon est assez large pour autoriser toutes les évasions. Le mondain qui quête un plaisir, l'intellectuel qui cherche une joie, peuvent s'entendre en parlant de Paris. Tel est le miracle de Paris et tel est celui de la France.

***

Je songe, durant ces derniers mois, à tous ces millions d'êtres qui, sur toute l'étendue du monde habitable, communient dans le même amour de Paris et de la France. Je devine leurs angoisses, leurs désespoirs. Ils ont beau se dire que Paris n'est pas la capitale de leur pays, que leur pays n'est pas la France, qu'aucun lien naturel ne les attache à l'un et à l'autre, ils ne peuvent cependant rester indifférents à la tragédie qui situait ses cruautés entre l'Escaut et la Loire. Ce tremblement secret, ce serrement de cœur, dont ils sentent en eux les atteintes quand ils suivent de leur attention inquiète le déroulement de cette guerre, les avertissent de la nature de leurs sentiments. Sans qu'ils le veuillent, ou même malgré qu'ils en aient, ils sont obligés par je ne sais quelle force de s'intéresser au sort du peuple français. Pour engendrer ces sympathies, la France s'est contentée d'être. Pour provoquer ces sacrifices par quoi s'expriment les passions sincères, il a suffi que la France soit malheureuse. De tous les coins surgissent les Volontaires. Ils ne s'élancent pas contre tel ou tel pays. Ils veulent simplement mettre leur épée au service de la France. Ils ne représentent aucune nation, ne sont délégués par aucun peuple. Ils agissent en leur nom personnel, ils veulent, semble-t-il, s'acquitter d'une dette qui leur est particulière. Tout se passe dans l'intimité des relations qu'ils entretiennent avec la France.

Mais partout, quel frémissement dans les regards, quel frisson dans les âmes, quelle curiosité vigilante et émue ! On suit jour par jour,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

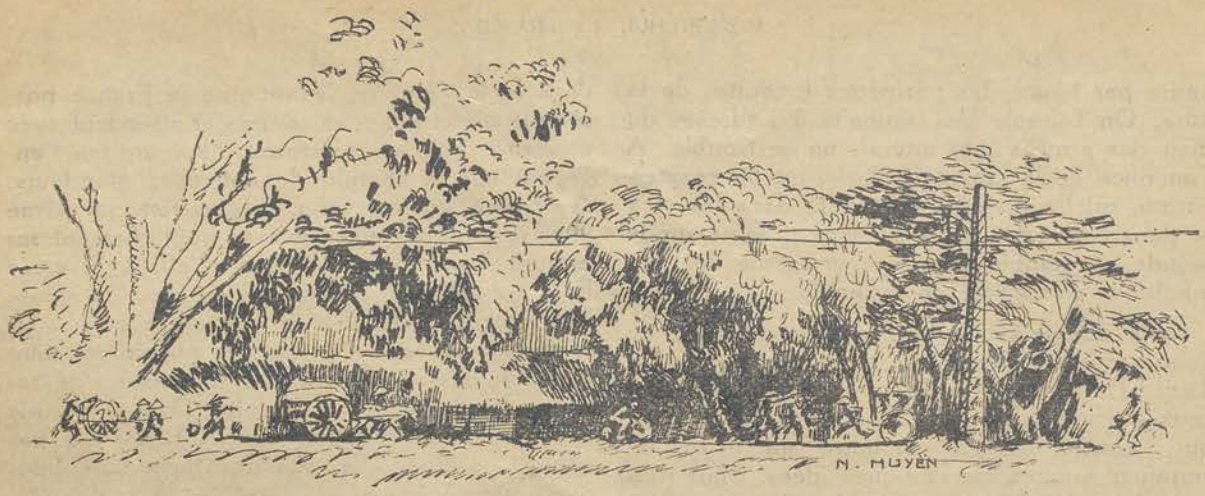
heure par heure, les péripéties tragiques de la lutte. On formule des souhaits à l'adresse du dieu des armées. On attend, on se trouble. A l'annonce de la chute de Paris, quelle consternation, quelle tristesse poignante dans les voix et dans les yeux, quels silences pesants sur le monde ! Il semble que le cœur même de l'humanité se soit arrêté un instant de battre.

Cette défaite de la France, que de gens, en dehors des frontières françaises, en portent le deuil ! Dans quel accablement plonge-t-elle tous ceux qui connaissent la France ou même ceux qui l'aiment sans la connaître sur la foi de certaines images, de certaines idées. Mais tous ceux-là précisément n'ont jamais désespéré d'elle. Ils l'aiment assez pour lui prêter toutes les vertus. Ils ne se trompent point. En quelques semaines, la France se relève. Sous l'impulsion d'un Chef dont la vieillesse accroît l'autorité sans amoindrir l'énergie, augmente l'expérience sans relâcher le courage, une fièvre de jeunesse secoue tout ce pays. Les esprits les plus avertis devinent qu'en dépit des difficultés matérielles qui retardent son redressement sans l'entraver, l'âme française est restée ferme et va s'épanouir dans la lumière. Ils savent que la France possède le secret des renaissances et attendent avec confiance que ses infortunes d'aujourd'hui l'engagent sur le chemin de nouvelles grandeurs. Avec une loyauté admirable envers soi-même et envers autrui, elle confesse publiquement ses erreurs et ses fautes. La crise qu'elle a traversée lui a été salutaire encore que cruelle. On ignore les rigueurs que demain lui imposera, mais ébranlée sur les bases de ses puissances temporelles, elle conserve intact le prestige de ses forces intellectuelles et morales. Dans le monde des esprits, la situation de la France n'a pas changé. Même, elle attendrit davantage pour avoir pleuré.

Qui donc a prononcé cette parole célèbre : « Comment aurais-je pu, moi, aux yeux de qui, le seul problème qui se pose est culture ou barbarie, comment aurais-je pu haïr une nation qui compte parmi les plus cultivées du globe et à laquelle je suis redevable d'une grande part de ma formation personnelle ? » Un grand Allemand : Gœthe.

NGUYEN-MANH-TUONG.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



NOTRE FERVEUR

par LÊ-TAI-TRUONG.

C'est dès notre jeune âge que nous avons appris à connaître la France dans les livres. Que certains d'entre nous aient ânonné la phrase fameuse : « Nos ancêtres les Gaulois », c'est bien possible. Les plus belles amours ont de ces débuts comiques et attendrissants...

Nous avons, enfants, commencé à aimer la France, un peu comme l'on aime les bonnes fées des contes anciens. Les bonnes fées, vous êtes-vous jamais demandé si elles étaient d'Europe ou d'Asie ? A huit ans, on les annexe sans hésiter, on les incorpore à son monde, on vit au milieu d'elles, et avec quelle intensité !

Cet amour irraisonné au début, s'est fortifié à mesure que nous atteignions l'âge d'homme. Des rhéteurs nous ont dit : « Et votre propre pays ? » Précisément, c'est à lui que nous pensons. Si un nouvel Annam doit se construire, sera-ce avec l'esprit de nos concours triennaux ? Nous, les jeunes, nous avons choisi. Nous laissons à leurs homélies les coupeurs de cheveux en quatre : la culture française exerce sur notre génération son attraction souveraine. Et c'est un climat non pas *occidental*, mais spécifiquement français qui est en train de s'élaborer ici, en dépit de nos excès, de nos faiblesses, grâce à notre enthousiasme et à notre foi. Un climat sans lequel, croyons-nous, il ne saurait y avoir pour ce pays de véritable rénovation.

Nous aimons donc la France, non seulement pour sa culture à laquelle nous avons été initiés, sans laquelle notre esprit ne trouverait plus sa nourriture, mais aussi pour ce qu'elle représente pour nous d'avenir. Nos besoins spirituels s'accordent ainsi avec l'intérêt de la Patrie. Cette France là que nous aimons, la France humaine et généreuse, n'aurait-elle pas changé cependant depuis le désastre ? On voudrait nous le faire croire : le nouveau régime, nous dit-on va lui façonner un autre visage, moins accueillant, et peut-être même hostile à tout ce qui n'est pas son sang. Nous ne l'admettons pas pour nous la France demeure. Le malheur peut durcir ses traits, mais son cœur ne sera pas fermé. Ce qui a fait la grandeur de la France ne peut disparaître : ce qui est mort, c'est au contraire l'indiscipline et le désordre, c'est l'égoïsme et la haine. C'est ce qu'il y a de moins français dans ce pays beau et noble. Faut-il préciser encore ? Ce qui est mort, ce sont les végétations parasites, c'est la vermine apportée de l'étranger.

Une voix autorisée entre toutes nous l'a dit : la nouvelle France fera revivre la France ancienne, celle des vertus domestiques, des joies douces du foyer, et des plaisirs délicats de l'esprit. Nous avons toujours aimé cette France-là, parce qu'elle nous est proche. Car nous aussi, nous sommes un peuple paisible et simple. Nous ne cherchons pas à compliquer notre existence. Il nous suffit de bien peu de chose pour être heureux : santé du corps, tranquillité de la conscience, paix avec les voisins, les traditions et les ancêtres. Toutes choses qui se peuvent obtenir sans qu'on ait besoin de déranger quiconque.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Est-ce à dire, comme l'ont fait certains, que nous soyons un peuple veule et sans ressort ? Il faudrait, pour l'affirmer, ne pas nous connaître. A l'orée du printemps, alors que toute la nature est une grande fête, l'un des premiers gestes que nous imposent les rites est l'ouvertude du sillon. Le cycle éternel des saisons se renouvelle chez nous sous le signe du labeur. Eté comme hiver, les pieds dans la vase brûlante ou glacée, nos paysans accomplissent un travail harassant et pénible, sans jamais perdre courage : un dicton de chez nous ne dit-il pas que le métier de cultivateur comporte autant d'aléas que les jeux de hasard ?

Les qualités de nos paysans, mais ce sont celles du paysan français. Même tournure d'esprit aussi, croyons-nous, ou à peu près : un peu crédules parfois, souvent très superstitieux, mais en même temps prodigieusement sceptiques (question de point de vue et de circonstances), volontiers moqueurs, mais point du tout méchants, une finesse madrée qui n'exclut pas la sensibilité, tels sont nos nhà-quê, ceux du Delta tout au moins. Il faudrait être bien intelligent pour se sentir supérieurs à ces paysans-là.

Deux peuples, évidemment, et deux cultures. Mais il est un fait, qu'aucune propagande malveillante ne saurait nier : Français et Annamites font bon ménage et sont heureux ensemble. Si quelqu'un en doute, qu'il regarde seulement ce qui se passe actuellement en Indochine ; nous défions quiconque de déceler la moindre marque de désaffection à l'égard de la France. C'est le propre des familles unies que de n'offrir aucune prise à l'adversité.

⁂

Il y a mieux encore. Jamais, depuis qu'ils cohabitent, Français et Annamites n'ont vécu dans une communion d'idées et de sentiments aussi totale qu'en ces derniers temps. Quand est parvenue ici la nouvelle de l'armistice, l'on a bien vu que le même abattement douloureux saisissait ceux qui, d'un cœur commun, avaient vécu les mêmes angoisses, les mêmes souffrances, et qui, jusqu'à la dernière minute, s'étaient pareillement accrochés à l'espoir d'un miracle impossible, parce que la défaite aussi leur paraissait impossible.

Si, en ces journées tragiques, notre cœur est allé droit à la France, aujourd'hui que se lève la première aube de l'espoir, nous voudrions affirmer une fois encore notre amour pour celle à qui nous devons la formation de notre esprit. Certes, des malentendus ont pu surgir, qui ont fait voir, à certains d'entre nous, une image déformée de la France lointaine. Comme toute autre, notre jeunesse a ses mécontents, ses aigris, ses ratés, ceux que le malheur et l'amertune rendaient injustes, à qui la vie était plus souvent dure que belle.

Ceux-là ont pu, momentanément, ne pas croire, ils ont pu blasphémer. Que la France leur pardonne ! Les ivrognes trouvent leurs injures au fond de leurs verres et non de leur cœur. Que de théories malfaisantes n'ont-elles emprunté, d'ailleurs, la chaleur du verbe français !

Mais l'unanimité présente est sans fissure. Il y a quelques jours, la voix que nous attendions s'est fait entendre, nous apportant des paroles d'encouragement et l'espoir. Tels les enfants d'une même famille, qui, aux heures graves, se serrent autour du chef, d'autres points de l'Empire, des voix reconnaissantes lui ont répondu, et ont exprimé à la France l'attachement et l'affection de ses fils spirituels.

A notre tour, jeunesses d'Indochine, nous voici. Puisse notre message parvenir jusqu'au chevet de la grande blessée, encore plus chère à nous dans sa douleur. Qu'elle reçoive l'hommage de notre ferveur, restée entière, intacte, aussi résolue que toujours et plus pure que jamais.

LE-TAI-TRUONG

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ARTISANAT INDIGÈNE ET MÉTIERS DE COMPLÉMENT

par HENRI BOUCHON.

Plusieurs auteurs ont essayé de déterminer avec le plus de rigueur possible le nombre de journées fournies par un nhà-quê du Tonkin au travail du riz. Les chiffres varient suivant les uns et les autres sans présenter toutefois des différences appréciables. M. Gourou, dans une très remarquable analyse de la vie des *Paysans du Delta Tonkinois*, a calculé que la somme de labeur demandée à un travailleur annamite par la rizière ne devait pas excéder 125 journées en moyenne par an. M. Nguyên-van-Húyên, dans un article sur la *Paysannerie annamite au Tonkin*, a cité 100 à 150 journées de travail, ce qui approche du chiffre donné par M. Gourou. Personnement je suis parvenu à un résultat sensiblement analogue après une étude minutieuse faite sur des rizières à deux récoltes situées aux alentours du Trung-van-Thon dans le Ha-Dông : j'ai trouvé que 140 journées constituent la part d'activité annuelle que l'homme réserve à la rizière. Entre les trois chiffres, celui de M. Gourou représente la moyenne.

Une réflexion vient aussitôt à l'esprit : le nhà-quê tonkinois travaille un jour et se repose pendant deux autres jours ; la main-d'œuvre est donc surabondante puisqu'elle chôme les deux tiers de l'année. Le raisonnement est juste, en gros. Aussi bien la conclusion d'ensemble qui se dégage est que le paysan annamite dispose de nombreux loisirs qu'il pourrait facilement utiliser à tout autre chose qu'à se disputer, boire, jouer, fumer, participer aux nombreuses fêtes du village, s'endetter. Ce qui précède m'amène à faire une remarque : de nombreuses personnes à qui j'ai fait part de ce projet d'article m'ont exprimé leur surprise devant l'énormité du pourcentage des loisirs dans la vie à la campagne ! Ces mêmes personnes m'avaient suggéré peu de temps auparavant comme remède à la pauvreté du delta tonkinois, l'utilisation de la machine pour la culture intensive du sol ! Or l'exploitation industrielle de terres déjà surpeuplées dont le chiffre de la population augmente au rythme de 110.000 habitants par an, aurait pour seul résultat d'accroître le chômage partiel déjà considérable. La solution actuelle à la sous-alimentation tonkinoise ne saurait être recherchée dans la réduction de l'emploi d'une main-d'œuvre chaque année plus abondante. D'autre part, si on envisage que grâce à des travaux hydrauliques appropriés, plus de terres pourraient donner deux récoltes par an, c'est-à-dire plus de travail, il faut penser aussi que par suite de l'excédent des naissances sur les décès le résultat s'avère insuffisant. La solution est d'utiliser cette main-d'œuvre à des travaux de complément qui lui permettront par des recettes supplémentaires de réduire ses nombreux loisirs et d'augmenter son niveau d'existence.

Telle est du reste la conclusion à laquelle s'est rallié M. Gourou dans son très récent ouvrage sur l'utilisation du sol en Indochine : « L'abondance présente et la surabondance future de la main-d'œuvre doivent inspirer le souci de ne pas se donner pour fin première de réduire l'emploi de la main-d'œuvre. Il faut, au contraire, assurer des accroissements de rendements au prix de dépenses nouvelles de main-d'œuvre. Il faut nourrir ces paysans sous-alimentés avant de penser à diminuer leur peine, qui, au reste, n'est pas excessive... ».

Parmi les possibilités d'utilisation des loisirs, les multiples produits de l'artisanat indigène se placent au premier plan. L'artisanat indigène répond donc à une origine précise : procurer au paysan le complément de revenus qui lui est nécessaire pour vivre.

Malgré la publicité qui lui a été faite récemment à propos de la création des ateliers-écoles par la Résidence supérieure au Tonkin, malgré les patients efforts déployés par S. E. Hoang-trong-Phu dans la province de Hadong, l'artisanat tonkinois qui est du reste le seul de l'Indochine, demeure encore mal connu par son origine, les effectifs qu'il utilise, les produits qu'il offre, les ressources qu'il procure. Le présent article n'a d'autre ambition que d'exposer ces divers points.

L'artisanat, je viens de le dire, puise sa source dans les nombreuses disponibilités de la main-d'œuvre agricole et l'insuffisance de ressources de la rizière. Il a donc un caractère essentiellement paysan. C'est la raison pour laquelle on a pu dire : industrie campagnarde quoique les deux vocables soient à mon sens difficilement conciliables. Je leur préfère quant à moi les expressions : artisanat familial ou industrie artisanale.

« Il n'est pas douteux — nous empruntons ces lignes à l'ouvrage de M. Gourou — que le delta tonkinois est le centre le plus actif des industries artisanales en Indochine. Elles y présentent des caractères étroitement apparentés à ceux de l'agriculture : techniques très patientes et très exigeantes en main-d'œuvre, outillage rudimen-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

taire et peu coûteux, dépense extraordinaire de main-d'œuvre, influence de la Chine ; les mêmes habitudes d'esprit, la même aptitude à se contenter de faibles gains ont entraîné dans l'industrie les mêmes conséquences que dans l'agriculture ».

On ne saurait mieux caractériser en peu de mots les aspects essentiels de l'artisanat tonkinois.

L'effectif utilisé est mal connu. M. Gourou cite 250.000 d'après une enquête personnelle sans prétention d'exactitude, mais qui a été certainement conduite avec soins en 1934. Je crois cependant ce chiffre inférieur à la réalité. Vraisemblablement, depuis six ans, certaines branches des industries artisanales ont considérablement progressé. Je pense qu'il n'est pas excessif d'estimer à 350.000 le nombre des paysans tonkinois : hommes, femmes et enfants, occupés aux diverses productions de la petite industrie.

Il suffit de parcourir les villages en prenant directement contact avec la réalité pour comprendre combien la minutie du travail de l'artisan tonkinois demande de patience, combien les moyens naïfs et rudimentaires de production absorbent de temps pour l'exécution des objets les plus simples. Les travaux ne sortent pas de la famille : ils s'exécutent dans la paillote, sous un auvent, sur le divan ou dans la cour. Tout en travaillant, on surveille le riz, l'enfant qui dort, la fille qui étudie, les canards qui s'ébrouent ; on échange des mots avec les visiteurs, on vend, on achète, on troque, sans interrompre le travail, sans l'accélérer aussi.

L'industrie artisanale n'est pas restée partout il est vrai, à ce degré de rusticité. J'ai pu me rendre compte que dans certaines provinces plus fortement organisées — Hadong, Bac-ninh — la tendance était à la formation de petits ateliers d'artisans travaillant à la journée ou même à la tâche. L'initiative de ces ateliers revenant soit à des marchands importants soit à des entrepreneurs agissant comme intermédiaires intéressés. Cette remarque est fondée pour les dentelles, le tissage de la soie et du coton, la broderie. C'est un premier pas vers une exploitation plus normale des qualités individuelles, sans doute aussi vers un meilleur rendement collectif. Toutefois, seuls les articles de grosse consommation : nous avons cité les produits de l'industrie textile et ceux de la broderie qui veulent beaucoup de main-d'œuvre, ont bénéficié d'un tel groupement. Encore l'organisation en ateliers est-elle loin d'être généralisée et l'on pourra voir longtemps encore la broderie blanche et les bandes de dentelles confectionnées avec une ingénieuse dextérité par la jeune fille de la maison, tout en surveillant le manège de son tout jeune frère jouant avec le chien ; on continuera d'entendre le bruit monotone du métier rustique de tissage actionné au bras et au pied par quelque vieille paysanne sous l'auvent de sa paillote pendant que le buffle à peu de distance, mastique paisiblement sa pitance de bambou.

Il suffit du reste de surprendre le moindre village du delta en plein travail pour se rendre compte du caractère spécifiquement familial et villageois de l'artisanat indigène. Tous les groupements de quelque importance possèdent à présent tailleurs et cordonniers, potiers et marchands de cordes, vendeuses de papier et objets votifs, étalages de gâteaux, décortiqueurs de paddy et vendeurs de produits alimentaires. Les tailleurs de pierre à meule voisinent avec le forgeron du village, sorte de maître Jacques bon à tout faire et à tout réparer depuis la casserole percée jusqu'au chronomètre de précision en passant par la fourche, la pioche, la bêche, la bicyclette, voire la magnéto d'automobile. Dans un village un forgeron est une véritable providence. Des bijoutiers ? Il est bien rare si quelque boutique n'en abrite pas au moins un. Nous n'aurions garde d'oublier les tourneurs et les menuisiers, ceux-ci bons également à tout fabriquer, aussi bien les socques en bois blanc à 4 sous la paire que la charpente de maison, les cercueils, les autels destinés aux ancêtres et les roues de charrettes. La boutique d'un menuisier annonce à coup sûr du reste la présence du scieur de long à proximité : l'un ne peut se passer de l'autre. Enfin la vannerie est l'industrie familiale par excellence. Tirant parti avec une merveilleuse ingéniosité du bambou, du jonc et du rotin, n'importe quel enfant de 8 ans sera capable de faire une natte, un éventail, de tresser un panier à riz, un crible, un van, des balanciers. Certaines productions de la vannerie destinée à la vente, paniers finement tressés, corbeilles à fleurs et à pain, cabas, sont de petits chefs-d'œuvre de bon goût et de solidité.

Telles sont les occupations artisanales courantes du village annamite que les voyageurs ou les touristes pourront rencontrer sur leur chemin à la faveur de quelque sortie du soir.

M. Gourou fait à leur sujet la remarque suivante : « Les industries paysannes du Tonkin sont des industries villageoises, c'est-à-dire que, d'une façon à peu près générale, un village ne pratique qu'une sorte d'industrie. Tous les villages ne sont pas industriels, mais s'ils se livrent à une quelconque fabrication industrielle, ils n'en connaissent pas d'autre. On ne trouve pas dans chaque village de représentants des divers corps de métiers, mais il y a des villages de charpentiers, de tisserands, de fabricants de moulins à décortiquer et jusqu'à des villages de pharmaciens ou de châtreurs de porcs. Les villages non industriels achètent au dehors tous

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les articles fabriqués dont ils ont besoin, les villages industriels tous les articles fabriqués sauf celui qu'ils confectionnent ».

Prise à la lettre la remarque de M. Gourou offrirait une formelle contradiction à ce qui a été dit précédemment. Je pense que la tendance à la spécialisation est incontestable et que certains produits de l'artisanat comme les bijoux, la dentelle, les broderies, les bateaux, les meubles incrustés, sculptés, gravés, laqués, la papeterie, les cuivres sont originaires de certains villages notoirement connus pour la régularité de leur fabrication. Il s'agit en la circonstance des produits supérieurs de l'artisanat : des articles de qualité. Mais les produits inférieurs issus de la vannerie, du papier, des vieux pneus (fabrication des souliers), du bois, du bambou, du tissage familial, des denrées telles que le riz et le soja, ne sont pas le monopole de fait d'un seul village ou d'un seul hameau. Il est possible de les découvrir dans n'importe quelle localité petite ou grande. Cela tient à notre avis à la facilité de plus en plus grande de transport des matières premières comme à la diffusion des fabrications de l'art artisanal.

Car il s'agit bien d'un art véritable. Encore à ses balbutiements certes, mais dont les prémices permettent de bien augurer du développement. Il suffit pour en être convaincu de se rendre à Hadong pour examiner avec le soin qu'elles méritent les productions recueillies par un comité présidé par S. E. Hoang-trong-Phu. Il en est de naïves encore, il en est de très remarquables : les soieries par exemple. Il en est de touchantes comme ces effigies de faïence représentant des personnages ou des scènes de l'histoire. Il en est de pratiques : la verrerie, la maroquinerie. Cet inventaire complet mis à la portée de tous révèle une habileté hors de pair de l'artisan du delta qui, ne l'oublions pas, travaille sans machine et sans aucune de ces multiples commodités que l'Europe met à la disposition de l'ouvrier. Il révèle aussi de manière éclatante toutes les possibilités d'un artisanat organisé et rémunérateur.

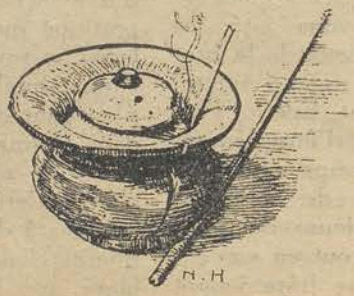
Car n'ayons pas honte de l'avouer, le paysan annamite travaille pour rien, ou presque rien. Les objets qu'il vend, qu'ils soient présentés dans les villages ou devant les terrasses de cafés sont d'un bon marché dérisoire, qui fait de la peine pour qui comprend la somme de labeur dépensée et la valeur artistique réelle de l'objet vendu. J'ai vu marchander pour 10 sous une magnifique petite barque en corne, à trois mâts, merveille d'ingéniosité dont un petit marchand réclamait 50 sous. Combien d'amateurs de Rouen troqueraient cependant volontiers, s'ils le savaient, leurs jolis modèles de Yachts réduits à voiles métalliques de 80 francs, contre l'exotique petite jonque en corne de buffle !

Cet exemple est fourni entre cent. Il apporte la preuve que le niveau de vie du paysan tonkinois ne pourra remonter que si son labeur est estimé à un tarif rémunérateur. L'organisation de l'artisanat doit viser au préalable à la détermination de ce tarif. Ensuite seulement pourra intervenir l'action du crédit artisanal et le cas échéant des coopératives artisanales.

J'entends bien que le but de M. Rivoal à qui revient le mérite des « ateliers-écoles » n'est pas surtout la formation de spécialistes complets d'un art, ou d'une industrie, mais seulement le dégrossissage dirigé d'ouvriers susceptibles de profiter d'un enseignement technique de lancement, pour perfectionner ensuite les méthodes traditionnelles d'artisanat. J'entends bien que cette conception est juste, que cette intervention d'Etat ne consiste qu'à éveiller des intelligences, encourager des initiatives.

Le problème de l'artisanat n'est que l'écho lointain d'un autre grand problème : le problème démographique. Car l'artisanat ne saurait être considéré comme source de revenus que dans la mesure où il constituera un métier de complément traditionnel, destiné par des prix rémunérateurs à relever le niveau de la paysannerie annamite.

HENRI BOUCHON



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les typhons de la mer de Chine

I

QU'EST-CE QU'UN TYPHON ?

Parmi les tempêtes qu'ont à affronter les marins, celles qui leur causent toujours le plus d'inquiétude et d'effroi sont certes les cyclones tropicaux.

Jusqu'au milieu du XIXe siècle on observait ces tempêtes sans pouvoir en déterminer la marche que l'on déclarait alors capricieuse, fantasque, irréglée.

Elles étaient désignées par le nom d'ouragan dans les Antilles, par le nom de typhon dans les Mers de Chine et sur nos côtes d'Indochine.

Avant d'étudier le phénomène plus particulièrement dans nos régions, nous nous proposons d'exposer brièvement en quoi il consiste.

Rappelons tout d'abord que si l'on joint sur une carte les points où la pression atmosphérique est la même, la courbe obtenue est une isobare.

En traçant les isobares correspondant à des pressions différentes de 1 mm. ou de 1 millibar (le millibar ou mb vaut 3/4 de mm.) pour une région plus ou moins étendue, on remarque que fréquemment ces courbes sont fermées et concentriques. Si la région centrale accuse un minimum de pression on dit que l'on est en présence d'une dépression barométrique, si au contraire la région centrale correspond à un maximum de pression on est en présence d'un anticyclone.

Depuis fort longtemps les météorologistes ont constaté que ces formations isobariques se déplaçaient suivant des trajectoires assez difficiles à déterminer à l'avance d'ailleurs, que d'autre part la dépression était accompagnée de mauvais temps : pluie, vent, orages ; l'anticyclone au contraire amenant le beau temps.

Lorsqu'une dépression est suivie pendant quelques heures, on voit généralement que durant son déplacement la pression au centre a varié ; si elle a diminué, on dit que la dépression s'est creusée, dans le cas contraire on dit qu'elle s'est comblée. Dans le premier cas, le mauvais temps s'accentue, dans le second le temps s'embellit.

De plus, entre deux points à des pressions différentes, c'est-à-dire entre deux isobares, prend naissance un courant d'air, d'autant plus grand que la différence de pression entre les deux points est plus grande, exactement comme une chute d'eau se produit du niveau le plus élevé vers le plus bas. Mais, contrairement à ce qu'on pourrait croire, le vent n'est pas dirigé des hautes pressions vers les basses perpendiculairement aux isobares. Du fait de la rotation de la terre, il subit une déviation qui fait en sorte qu'il converge légèrement vers les basses pressions, c'est-à-dire vers le centre.

Il en résulte autour du centre d'une dépression un mouvement tourbillonnaire centripète.

Dans les régions tropicales, les dépressions sont les ouragans, les typhons. Nous y retrouvons tous les caractères décrits ci-dessus, mais beaucoup plus accentués. Les isobares sont sensiblement circulaires et très rapprochées, les baisses de baromètre sont donc rapides ; les vents très violents et le mouvement tourbillonnaire nettement accusé. En même temps, il se produit des chutes de pluie formidables, dues au mouvement ascendant de l'air chargé de vapeur d'eau. Comment prend naissance ce tourbillon ? Comment est-il entretenu ? Comment meurt-il ? Ce sont autant de questions sur lesquelles on n'est pas encore bien d'accord et que nous laisserons de côté pour l'instant. Nous nous contenterons d'énoncer les règles générales suivantes qui résument les lois de l'évolution des typhons.

1° Les typhons sont des tempêtes tournantes (cyclones) à axe vertical dont le mouvement de giration va en croissant vers le centre ;

2° Tout en tournant, l'ouragan se déplace avec une vitesse de 25 à 30 kilomètres à l'heure, suivant une trajectoire sensiblement parabolique ;

3° Le typhon se forme et évolue généralement dans une zone comprise entre l'équateur et le 30e degré de latitude Nord ou Sud ;

4° La pression barométrique baisse invariablement du bord au centre de l'ouragan. Plus la baisse est rapide, plus on est rapproché du centre.

La trajectoire que doit suivre le centre partage l'ouragan en deux parties égales, mais bien différentes l'une de l'autre. Dans l'une, en effet, le mouvement de rotation et celui de translation sont dans le même sens ; dans l'autre au contraire, la direction de la translation des vents et celle du mouvement rotatoire se contrarient. Il en résulte qu'à égale distance du centre il vente beaucoup plus dans le premier demi-cercle que dans le second : d'où le nom de *demi-cercle dangereux* donné à l'un et celui de *demi-cercle maniable* donné à l'autre.

Dans l'hémisphère Nord, le cyclone tourne de droite à gauche c'est-à-dire qu'un observateur placé au centre du tourbillon verrait le vent passer, devant lui, de droite à gauche. Le demi-cercle dangereux se trouvera à la droite de l'ob-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

servateur, s'il suit la même route que le centre de l'ouragan, le demi-cercle maniable à gauche.

Dans l'hémisphère Sud, au contraire, l'ouragan tourne de gauche à droite : le demi-cercle dangereux se trouve à gauche et le demi-cercle maniable à droite de la ligne de parcours du centre, en faisant même route que l'ouragan.

La direction du vent observé en un point quelconque du cyclone converge, avons-nous dit plus haut vers le centre du tourbillon. Or, le sens de giration indique que si l'on fait face au vent, on aura forcément le centre à sa droite dans l'hémisphère Nord, et à sa gauche dans l'hémisphère Sud.

C'est sur ce dernier fait que sont basées toutes les manœuvres que doit faire un navire pour éviter le centre d'un cyclone en s'éloignant de la ligne qu'il doit parcourir. Plus on est près du centre, plus le vent est violent et plus ses variations sont fortes et brusques. Par suite, c'est aussi l'endroit où la mer sera la plus mauvaise, car elle y reçoit, à des intervalles très courts, des vents très différents et d'une extrême violence, et cela après avoir été soulevée par des vents relativement constants qui ont eu le temps de la grossir et de lui donner une direction qui n'est plus celle du vent. D'où un tohu-bohu de lames courtes, échevelées, énormes, affolées, venant de toutes les directions et qui fatiguent d'une horrible façon le malheureux navire qu'elles ballottent.

Ce que le marin doit éviter, c'est de se trouver sur le passage du centre du cyclone. Cela est facile.

Supposons qu'un centre de cyclone se dirige vers un navire. Il passera inévitablement sur ce navire, ou à sa droite ou à sa gauche. S'il doit passer dessus, sa direction par rapport au navire ne changera pas, mais alors celle du vent, qui lui est toujours perpendiculaire, ne changera pas non plus, et ce navire verra le vent augmenter de violence sans changer la direction.

Si le centre doit passer à la droite du navire, il se déplacera en gagant peu à peu vers la droite. Sa direction variera de gauche à droite. Mais celle du vent qui est liée à la première variera dans le même sens, soit de gauche à droite.

Le contraire se produira si le centre doit passer à la gauche du navire.

Donc si le vent augmente sans changer de direction, on se trouve sur la ligne de parcours du centre ; si le vent tourne de gauche à droite, le navire sera sur la gauche de cette ligne ; enfin si le vent tourne de droite à gauche, on est sur la droite de la ligne du centre.

Il est évident, d'après les lois des cyclones que nous venons d'exposer, que la position la plus fâcheuse pour un navire par rapport à l'ouragan est celle qui le conduit au centre, et c'est à s'en éloigner que doivent tendre tous les efforts du capitaine.

On conçoit aisément combien autrefois était malaisé pour un navire isolé de se diriger pour éviter le typhon.

Et l'on comprend très bien également que les premiers météorologistes aient été des marins, soucieux de rassembler des documents qui leur permettraient d'éviter ces météores si dangereux.

De nombreux symptômes ont été reconnus et étudiés : formes des nuages et variations de la pression, etc...

Mais ces observations ne furent utilisables que lorsque l'on sut faire des cartes météorologiques.

Et lorsqu'on eut le moyen de rassembler tous les renseignements voulus, grâce à la T. S. F., on peut dire que la météorologie moderne était née.

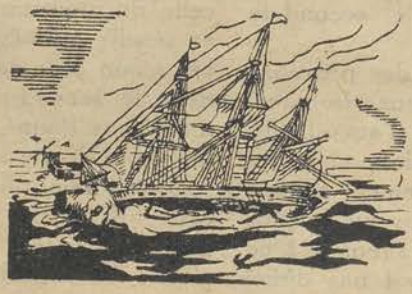
Des observations furent alors établis dans le voisinage le plus rapproché des mers fréquentées et mis aussitôt en mesure d'émettre des messages aux navires en mer.

Hongkong, Zi-Ka Wei, Manille, Phu-liên sont les observations créés pour la protection des navires dans nos régions.

Tananarive, Maurice, Saint-Denis de la Réunion, pour ceux de l'Océan Indien Sud.

San-Juan de Porto-Rico, Fort-de-France pour ceux de la Mer des Antilles.

(A suivre.)



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Tirailleurs montagnards du Sud-Annam

par Le Commandant ***

CELUI qui, dans sa vie de nature, a su conduire les péripéties dangereuses d'une capture d'éléphant sauvage, forcer un bœuf à la course et le transpercer d'un coup de lance, affronter un fauve avec une simple arbalète ou même un coupe-coupe, comment ne saurait-il pas, au service de notre pays, combattre courageusement aux côtés de nos soldats ?

On l'a pensé lorsqu'on a constitué le B. T. M. S. A. — Bataillon de Tirailleurs

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Montagnards du Sud-Annam —, et l'expérience a montré que cette confiance était bien placée.

C'est ainsi que, sur une seule compagnie engagée dans une opération locale, cinquante montagnards ont reçu des citations. Elles soulignent toutes le courage spontané, la volonté agissante et intrépide, l'allant et le total dédain de la mort.

Elles montrent également le tirailleur montagnard énergique et endurant au cours d'épreuves physiques particulièrement dures. Prédisposé à la vie en campagne par sa vie de brousse, il se révèle un marcheur inégalable, supportant facilement les fatigues inhérentes à de continuels et longs déplacements sous la pluie ou en pleine chaleur. Frugal, se passant normalement de viande (qu'il réserve pour les cérémonies traditionnelles), il se nourrit en opérations

exclusivement de riz et de légumes sans en être le moins du monde incommodé. Avec la pochette individuelle gonflée de 6 kilos de riz, un détachement tiendra facilement une semaine en brousse.

Au Haut-Chlong, en 1935, pendant deux mois, et alors que le total des étapes atteint 1.000 kilomètres ; en 1936, pendant cinq mois de grosses épreuves physiques, le riz et l'eau furent son unique ravitaillement, sans autre appoint au menu que quelques légumes sauvages ou le rare gibier offert par la forêt.

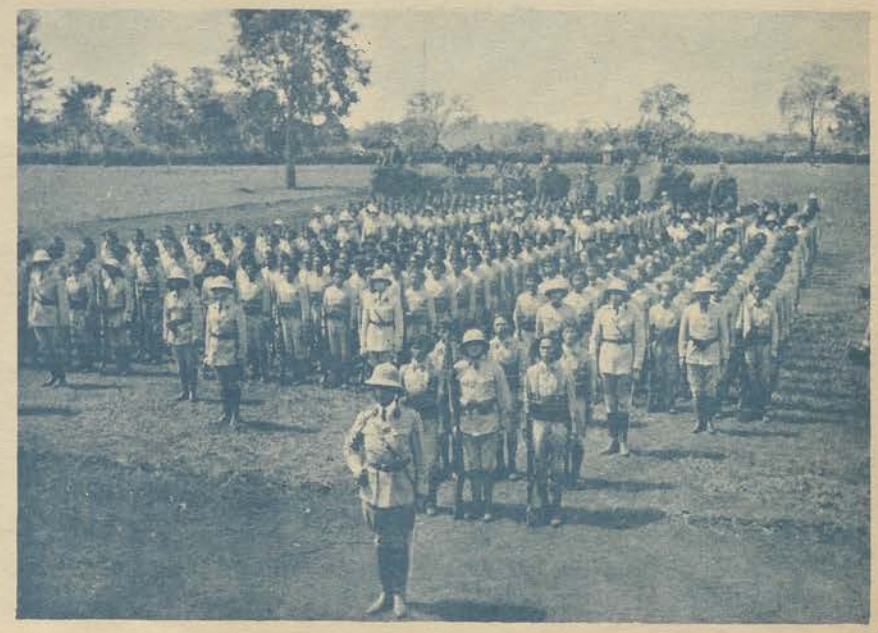
A la suite de dures manœuvres exécutées en 1937, le Haut Commandement a tenu à homologuer officiellement ses prouesses. Il l'a fait en ces termes :

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« Il est possible de demander à cette catégorie de militaires des marches forcées journalières de 30 à 35 kilomètres avec chargement de 22 kilos ou de 50 kilomètres avec suppression du barda ». Et cela à la moyenne générale de 5 km. 500 à 6 kilomètres à l'heure selon la longueur des étapes.

coupe sur les bambous et les bois qui approvisionnent les groupes en combustible et en piquets de tente. Une activité fébrile règne. Les corvées s'ordonnent sans à-coups dans les escouades, les tâches multiples se divisent spontanément. Les bardas se déballent, on trace, on débroussaille on cueille des racines, et un quart d'heure à peine

Ce tirailleur d'élite aime à vivre en plein air. Partout où il pose sa tente il est à l'aise. C'est pour lui un plaisir de partir en campagne. Les bivouacs peuvent se succéder indéfiniment, le montagnard ne s'en lasse pas. Dès que le site est choisi pour la nuit dans une clairière, près d'une rivière, ou même au cœur de la forêt, aussitôt retentit la cognée crépitante des coupe



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

après l'arrêt, les tentes alignent en carré leurs profils pointus, les feux s'allument aux quatre faces dans le jour finissant, le riz mijote dans les marmites de cuivre, les sentinelles commencent leur veille.

Leur travail s'apaise et la gaîté contenue pendant le jour par l'effort contre la distance, le soleil, l'âpreté du terrain, s'extériorise alors autour de la bolée de riz. Et ces hommes vaillants récompenseront de leur bonne humeur les cadres qui les conduisent. Puis, au lever des étoiles, en pleine nature, qu'elle soit rébarbative ou aimable, chacun s'y sentant chez lui, ces hommes rustiques, sains d'âme et de corps, récupèreront dans un sommeil tranquille les dépenses physiques et morales prodiguées dans l'effort de la journée. Et le lendemain, ils se retrouveront dispos et prêts à de nouveaux labeurs.

Ainsi par son affranchissement des servitudes méticuleuses des ravitaillements normaux, par son insensibilité aux rigueurs des bivouacs, par l'amplitude et la rapidité inaccoutumée des étapes, cette troupe possède vraiment une mobilité tactique extraordinaire.

A cela s'ajoute une connaissance de la forêt et de la montagne et une familiarité exceptionnelle avec ces deux éléments inconnus et redoutés aussi bien des Annamites que des Cambodgiens.

Le montagnard ne craint pas la forêt, son sens de l'orientation lui permettra de la parcourir pendant plusieurs jours sans perdre sa direction. Il y retrouvera le détachement qu'il cherche. Il y délimitera un

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

objectif comme s'il le voyait. Tout est pour lui indice, aucune trace ne passera inaperçue, aucune rumeur ne lui échappera. Lui-même saura rester invisible et progresser sans bruit s'il doit prendre ces précautions.

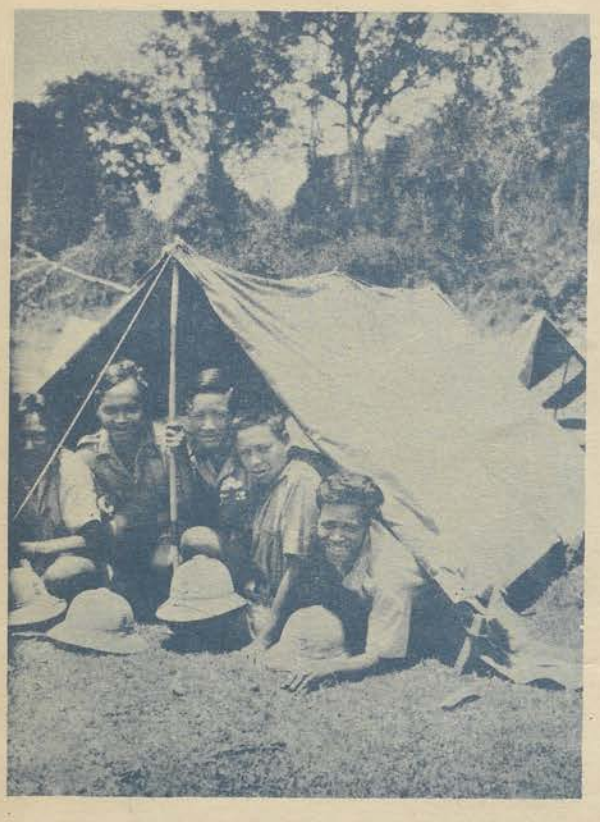
Et cette faculté d'attention individuelle, ces aptitudes instinctives qui font de lui un patrouilleur inné, il les transposera à d'autres terrains, à d'autres applications. Au combat, à la manœuvre il interprétera dans le sens juste un geste de son chef, il saisira d'instinct ce qui le solidarise à ses compagnons, il saura naturellement tout ce que le terrain offre de ressources naturelles pour se poster, tirer, progresser, se dissimuler, manœuvrer. Sa maniabilité se montrera donc extrême dès qu'il aura franchi les stades d'initiation de l'instruction militaire ; et dès lors, dans la cohorte où il aura pris place, ce primitif se montrera capable d'évoluer en ordre dispersé, comme de manœuvrer en masse avec une cohésion, une souplesse et un ordre que des races plus évoluées pourraient lui envier.

Reportez-vous à nos deux dernières photos : elles ont été prises tandis que deux cents recrues, conduites exclusivement au sifflet par un moniteur, exécutaient pendant trois quarts d'heure avec une harmonie d'ensemble parfaite une démonstration gymnique que l'on ne peut demander qu'à des gymnastes accomplis intelligents et attentifs.

Les défilés alertes du bataillon au rythme allègre de sa fanfare déjà célèbre, traduisent par la fière allure de la troupe, la tenue et le port dégagés des épaules et des têtes, le regard décidé de chacun, toutes les promesses de cette troupe d'élite.

Et c'est pourquoi son chef, le Chef de Bataillon breveté Arrighi, pouvait terminer par cette allocution, le 18 décembre 1938.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



la parade militaire de la fête du B. T. M. S. A. :

« Votre vocation est la plus noble entre toutes. Vos devoirs sont en effet sacrés. Car vous garantissez la liberté des autres, en disciplinant la vôtre sous la conduite de vos chefs qui l'emploient dans le sens tracé par la loi et la grandeur française. Et en paix comme en guerre votre qualité de soldat exige le don constant de soi-même...

« Vos anciens n'ont jamais failli à ces devoirs. Tandis qu'ils assumaient, au prix de beaucoup d'abnégation et de peines, la soumission de vastes zones rebelles, ils montraient qu'ils possédaient deux qualités essentielles : Valeur et Discipline.

«Cette divise, qui s'inscrit sur les Médail-

les militaires qu'on décerne aux serviteurs éprouvés, a donc été la première qui se soit pratiquée au Bataillon. Vous en héritez comme d'un dépôt sacré. Autour de lui, quelles que soient les missions à accomplir, elles trouveront en face d'elles notre bloc de volontés solides et coordonnées... »

Commandant ***

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Secrétaires généraux du Gouvernement Général et Directeurs des Affaires Civiles

Secrétaire Général P. DELSALLE

KLOBUKOWSKI, 1887 - 1888.

CHAVASSIEUX, 1895.

FOURÈS (Secrétaire Général), 1895 - 1897.

LUCE (Directeur des Affaires Civiles), 1895 - 1899.

BRONI, 1899 - 1902.

BOULLOCHE, 1902.

BRONI, 1903 - 1906.

MALAN, 1911 - 1912.

VAN VOLLENHOVEN, 1912-1915.

R. ROBIN, 1921 - 1925.

MONGUILLOT, 1925 - 1926.

MONGUILLOT, 1927 - 1928.

GRAFFEUIL, 1929 - 1932.

GRAFFEUIL, 1933 - 1934.

Y.-C. CHATEL, 1934 - 1936.

NOUAILHETAS, 1936 - 1939.

P. DELSALLE, 1939.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le contre-amiral PLATON secrétaire d'État aux Colonies alors qu'il était capitaine de Frégate, chef du 3e Bureau à l'Escadre de la Méditerranée vers 1932.

Le pont international de Lao-kay - Ho-kéou après la destruction du 10 septembre.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA SEMAINE...

...EN INDOCHINE

La semaine a vu le développement d'événements sérieux, puis graves, qui ont tellement dominé l'actualité qu'il est impossible de parler d'autre chose.

Les négociations nippo-indochinoises ont d'abord accaparé l'attention ; si elles devaient aboutir, en fait, à un accord, elles ont marqué tant de fluctuations qu'on a raisonnablement pu douter quelques moments du résultat.

La rentrée du général Tominaga à Hanoi a marqué la reprise active des négociations. Cela marcha d'abord assez bien ; puis, jeudi soir, on dut annoncer que les débats venaient « d'entrer dans une phase délicate » ; et cela voulait évidemment dire que le général Nishiharra et ses collègues émettaient des prétentions que les autorités indochinoises ne pouvaient pas admettre. Ce n'était pas la rupture, mais de nouveau une assez vive tension.

Vingt-quatre heures après, le vent avait tourné, les autorités militaires japonaises modifiaient leurs demandes et les conversations pouvaient reprendre. Un réel optimisme se faisait jour enfin, et une communication précisait : « Il est permis de penser que ces conversations aboutiront prochainement à un accord tenant également compte des intérêts des deux parties ». Une précision supplémentaire, de grande importance, était donnée, à savoir qu'au cours des pourparlers, deux choses n'avaient jamais été mises en question : l'intégrité territoriale de l'Indochine et la souveraineté française sur ce pays.

Et soudainement l'espoir s'envolait encore une fois en fumée : samedi 21, les négociations étaient rompues, la délégation japonaise s'en allait, et les autorités indochinoises devaient avertir qu'elles ne pouvaient que s'en tenir avec fermeté aux instructions reçues du Gouvernement français et tout récemment confirmées. C'était apparemment l'échec.

Or dimanche tout était repris, les délégués japonais revenaient à des exigences plus raisonnables et, après pas mal d'allées et venues, un accord était enfin signé ; le Gouverneur Général faisait à l'Indochine une proclamation solennelle, expliquant qu'une des plus grandes marques de confiance qu'un pays puisse donner à un autre venait d'être donné par l'Indochine au Japon, et qu'en retour, le Japon avait reconnu formellement l'intégrité territoriale de l'Indochine et la souveraineté française sur toutes les parties de l'Union.

Ceci était officiellement confirmé le 23, après entrevue à Tokio entre M. Matsuoka et M. Henry, par les gouvernements français et japonais, ce dernier donnant au gouvernement français l'assurance qu'il entendait respecter les droits et intérêts de la France en Extrême-Orient et notamment l'intégrité territoriale de l'Indochine.

C'était compter sans un trouble-fête, à vrai dire pas tout à fait imprévu : l'armée de Canton !

Dès le soir du dimanche 22, des éléments de celle-ci s'infiltraient, sans prévenir, à travers la frontière, attaquaient nos postes, notamment Dong-dang ; un très grave incident commençait au grand dam des négociateurs.

La journée de lundi fut assez sanglante, il y eut des morts et blessés du côté français, des pertes importantes du côté japonais, et l'alerte fut donnée deux fois. Mardi à 6 heures du matin, nouvelle alerte, et menace aérienne, non suivie de bombardement sur Haiphong. Puis alerte encore à midi.

Des renforts de troupes sont envoyés vers Langson et Haiphong. L'Indochine, n'ayant rien à se reprocher, se met en défense.

De son côté, le général Nishiharra, voyant avec dépit cette action intempestive torpiller un accord venant d'être signé, s'en allait, dans la nuit du lundi à mardi, sur un torpilleur, vers Haïnan, pour tenter de ramener à la raison les dissidents, responsables de ce très regrettable état de choses.

Au moment où nous donnons notre texte à l'imprimeur, la situation reste sérieuse. La défense est prête et l'on doit souhaiter que les éléments de l'armée de Canton qui n'obéissent pas aux ordres de Tokio et rompent brutalement l'accord, reviennent à la raison, à la loyauté, et n'obligent pas à entrer en action cette défense résolue.

...EN FRANCE

Enfin une nouvelle concernant les malheureux soldats français, prisonniers de guerre ! Certains vont être libérés ; parmi eux, on cite les membres du service médical militaire, les blessés et malades dont la guérison semble devoir

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

demander longtemps. Les soldats internés en Suisse se verront appliquer les mêmes mesures. Certes, il est douloureux de ne voir revenir encore que les grands blessés, les grands malades, et des médecins, mais beaucoup de familles recevront cette nouvelle avec joie, et les autres y verront une raison d'espoir pour un proche avenir.

⁂

Des concours généreux viennent d'ailleurs atténuer la précarité et les maux de la captivité de nos soldats. C'est ainsi que les ambulanciers américains qui étaient en France viennent de conduire, sur l'initiative du Dr Carrel, des médicaments et du matériel chirurgical dans les camps de prisonniers. Tous ces ambulanciers américains sont volontaires.

⁂

M. Léon Blum, ancien Président du Conseil, a rejoint, au château de Chazeron, où ils sont internés, ses collègues Edouard Daladier, Paul Reynaud, l'ancien ministre Georges Mandel et l'ex-généralissime Gamelin. Ils y sont en « liberté surveillée », c'est-à-dire pas bien malheureux, mais ils y attendent de comparaître devant la Cour suprême, qui mesurera et sanctionnera leurs responsabilités respectives dans la catastrophe où la France a sombré.

⁂

Notre France, obligée de réduire la ration journalière de ses enfants, ne peut plus accepter la charge de réfugiés étrangers, surtout de ceux qui n'ont pas été poussés sur son sol par l'invasion devant quoi elle a elle-même succombé. C'est ainsi que se poursuit hâtivement l'organisation du départ des réfugiés espagnols. Des commissions y travaillent, et la Légation du Mexique est l'intermédiaire diplomatique servant aux négociations.

Espérons que celles-ci seront brève. Notre pays a été accueillant et généreux quand il le pouvait ; il ne le peut plus, il faut bien qu'on s'incline devant cela.

⁂

Cet afflux d'étrangers, cet énorme mouvement de foules, la désorganisation consécutive à la défaite pouvaient soulever de graves appréhensions en ce qui concernait l'état sanitaire de la France. On est aujourd'hui rassuré sur ce point. Aucune épidémie sérieuse, pas de diphtérie, et même le grand nombre de blessés n'a révélé que des cas rarissimes de tétanos. C'est l'Institut Pasteur de Montpellier, le seul des trois Instituts de France qui soit resté libre, puisque les deux autres, de Paris et de Lyon, étaient en région occupée, qui a assuré la fabrication et la distribution des sérums et vaccins. Il y a complètement réussi, et ceci est à la gloire de la science française.

⁂

Revenons aux soldats français prisonniers de guerre. Les autorités allemandes ont transféré dans la zone méridionale de la France occupée ceux de ces prisonniers originaires des colonies, et qui ne pouvaient supporter le climat d'Allemagne, trop dur pour eux.

D'autre part le Gouvernement français a déclaré qu'à leur retour de captivité les prisonniers de guerre seront traités sur un pied d'égalité avec les autres combattants, pour l'attribution des emplois.

Le Gouvernement du maréchal Pétain se préoccupe particulièrement du sort des prisonniers, dont il connaît et comprend les épreuves physiques et morales.

⁂

Une réforme des plus importantes vient d'être accomplie : celle du Statut des Sociétés anonymes. Désormais, le Président du Conseil d'administration sera obligatoirement Directeur général et sera, en cas de faillite, traité comme un commerçant, c'est-à-dire que l'ensemble de ses biens répondra de sa gestion. Nul ne pourra exercer plus d'une présidence de Conseil d'administration, et les nombre des membres du Conseil ne pourra pas dépasser douze.

Cette réforme profonde fait disparaître, d'un trait de plume, le vice capital des Sociétés anonymes : l'absence de responsabilité ; et il coupe dans la racine un mal également redoutable par les abus souvent incroyables qu'il engendrait : la multiplicité des places.

C'est un vent de santé qui passe sur le commerce et la finance français.

⁂

Une figure française des plus originales vient de disparaître : l'abbé Bethléem.

Champion de la moralité et de la pudeur, inlassablement il poursuivit la pornographie sous toutes ses formes. Il y mit une telle ardeur que cela lui valut des ennuis avec la justice ; mais il continuait son œuvre d'apôtre, insouciant des risques courus, insensible aux sarcasmes. Il n'eut d'ailleurs pas toujours les rieurs contre lui, car il était crâne. Il usa, si l'on peut dire, de l'action

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

directe, lacérant les publications impudiques à l'étalage.

Il créa une *Revue des Lecteurs* qui était dans sa pensée un guide pour la jeunesse. Il combattit les films licencieux comme les livres grivois, comme les gravures obcènes.

Il meurt à 72 ans et son nom restera comme celui d'un prête sincère, qui ne craignit ni raillerie ni persécution, et lutta énergiquement contre l'immoralité.

...EN EXTRÊME-ORIENT

CHINE

— Plusieurs nouveaux raids ont été effectués sur Tchungking. Le vicaire apostolique du Kouangsi, d'origine italienne, figure parmi les victimes du bombardement du 3 septembre.

— Un appel a été lancé pour la fourniture de vêtements d'hiver confortables pour les troupes chinoises qui devront soutenir la guerre cet hiver.

— Des préparatifs sont faits pour évacuer certaines organisations du Gouvernement Central de Kunming sur la Szechouen.

— Un décret de M. Wang-ching-Wei et des présidents des cinq Yuans convoque pour le 1er janvier l'Assemblée nationale qui adoptera la Constitution et fixera sa date d'entrée en vigueur.

JAPON

Politique étrangère.

— Les relations nippo-américaines n'ont fait aucun progrès depuis le 13 septembre. L'ambassadeur du Japon qui doit s'embarquer le 27 septembre à San-Francisco aura avant cette date un entretien avec M. Summer Welles.

— Traitant des rapports nippo-britanniques, M. Soho Tokutomi écrit dans le « Tokyo Nichi-Nichi » : « Du point de vue de la moralité internationale, le Japon aurait tort aller à l'encontre des intérêts britanniques en Extrême-Orient, en escomptant que la Grande-Bretagne soit trop absorbée par sa lutte contre l'Allemagne pour pouvoir défendre ces intérêts.

« Une telle politique pourrait s'avérer imprudente et inopportune. Se chauffer à l'incendie d'un autre est un acte méprisable et honteux aussi bien pour une nation que pour un individu.

« Certaines petites puissances comme les pays balkaniques ont employé souvent cette tactique, mais cela ne leur a jamais réussi en dernière analyse, comme en témoigne le démembrement de la Roumanie.

« Nous croyons que la pression de l'Allemagne sur la Grande-Bretagne ne ferait que conduire celle-ci à se tourner vers l'Amérique et à lui offrir ses biens visibles ou invisibles en échange de son aide.

« Si l'Angleterre était contrainte de transférer sa capitale au Canada, il y a pas de doute que Singapore et Hong-kong passeraient sous le contrôle américain. Un danger en appelle un autre et le danger pour le Japon augmentera dans l'avenir plutôt qu'il ne diminuera. »

— Depuis le 16 septembre les négociations entre le Japon et les Indes Néerlandaises pour le règlement des questions économiques entre les deux pays ont commencé à Batavia.

M. Ichizo Kobayashi, Ministre du Commerce du Japon, dirige la délégation japonaise, M. H.-J. Vanmook, Ministre des Affaires Economiques dirige la délégation néerlandaise ; M. K.-L.-J. Enthoven, Ministre de la Justice et le Jonkheer van Hoogaraten, Directeur du Bureau du commerce au Ministère des Affaires Economiques participaient à l'entretien d'hier.

— La Mission Thaïlandaise qui vient de visiter l'Indochine, est arrivée au Japon le 19 septembre. Son but est de resserrer les liens d'amitié entre les deux pays.

La nouvelle structure.

Le Prince Konoye a annoncé devant le Comité chargé de préparer la nouvelle structure politique de l'Etat la gravité croissante de la situation à laquelle le Japon doit faire face.

— Les représentants de diverses religions se sont réunis sous la présidence du Ministre de l'Instruction Publique et ont approuvé une résolution en faveur de la fusion en une seule grande organisation de différentes sectes bouddhistes, chrétiennes, protestantes et shintoïstes.

— Un plan de cinq ans tendant à répandre les bénéfices des assurances sociales est annoncé par le Bureau des Assurances du Ministère de la Prévoyance sociale.

Nouvelles diverses.

— Le paquebot canadien « Empress of Asia » a été touché, sans gravité, par une bombe d'instruction lancée par un aviateur japo-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nais. Aucun dommage. L'amirauté a présenté ses regrets.

— Un nouveau navire de guerre a été lancé à Ishigaki.

— Les lignes japonaises emploieront désormais la voie du canal de Panama.

— D'après le dernier recensement Tokyo aurait dépassé 7millions d'habitants. La population d'Osoka est de 4.874.847 habitants, celle de Nagoya de 1.317.190.

MANDCHOURIE

De grandes manœuvres militaires auront lieu vers la mi-octobre.

...DANS LE MONDE

La guerre aérienne anglo-allemande. — Les attaques aériennes allemandes contre l'Angleterre dirigées personnellement par Gœring ont continué sans discontinuer. On note cependant un certain ralentissement en fin de semaine. L'Angleterre du Sud et tout particulièrement Londres ont beaucoup souffert. Les pertes allemandes sont très élevées. Nous n'avançons volontairement aucun chiffre que personne ne peut confirmer.

La R. A. F. de son côté n'oublie point qu'outre son rôle de défendre le territoire national une autre mission lui est confiée : anéantir tous les préparatifs ennemis en vue d'une invasion. Elle s'y est employée avec succès.

La guerre en Afrique. — L'avance italienne s'est poursuivie en Egypte. Sollum a été occupé le 13 septembre, c'est le meilleur port de la côte Marmarique. Le 16 septembre, les Italiens occupaient Sidi et Barrani. Tandis que les Italiens soulignent l'importance de leurs succès les Anglais, sans toutefois nier la rapide avance ennemie, déclarent que le véritable contact n'a pas été pris.

A l'entrée en guerre de l'Italie les effectifs anglais étaient :

En Egypte : 70.000 hommes ; à Alexandrie : 10.000 ; en Palestine : 45.000.

Dans les bases de la Méditerranée : 600 avions de chasse, 900 bombardiers, 100 appareils de reconnaissance, plus les appareils des porte-avions.

En Egypte : 400 appareils.

A Alexandrie la marine comprenait 4 grandes unités de 31.000 tonnes, de nombreux croiseurs, de nombreux vaisseaux légers.

A Malte : 6.000 hommes, 3.000 à Gibraltar.

La coopération anglo-américaine. — Le Gouvernement des E. U. A. a décidé de transférer à l'Angleterre 50 « Forteresse volantes » et au Canada 25 navires de patrouille.

Les avions militaires américains seront livrés à la Grande-Bretagne au taux de 500 par mois ; la production sera portée à 1.000 par mois en février ou mars prochain.

On estime généralement que 80 sinon 90 % de tous les appareils militaires construits aux Etats-Unis vont maintenant en Grande-Bretagne et au Canada.

NOUVELLES BREVES

ALLEMAGNE. — M. Serrano Sumer, Ministre de l'Intérieur d'Espagne, est arrivé le 16 septembre à Berlin. Sa visite aurait un caractère nettement politique.

Beaucoup d'observateurs sont convaincus que la neutralité du Général Franco va rapidement toucher à sa fin et que l'Axe a exercé une pression suffisante pour que l'Espagne entre dans la guerre à ses côtés.

AUSTRALIE. — Le Président Menzies déclare que les troupes australiennes combattraient bientôt contre les Italiens.

BULGARIE. — L'occupation de la Dobroudja a commencé le 20 septembre à 9 heures ; elle sera terminée le 29.

CITE DU VATICAN. — Au cours d'une audience publique, Pie XII s'est plaint de la presse.

Après avoir parlé de la mauvaise littérature, il a traité du danger des fausses informations de presse :

« A côté des mauvais livres, a dit Pie XII, nous devons éviter tout écrit qui répande le mensonge et la haine.

« Le mensonge est encore plus abominable, quand il répand la calomnie et sème la discorde entre des frères.

« De même que des augures dont la plume était trempée de fiel ont ébranlé le bonheur de la vie familiale, ainsi certaine presse s'efforce-t-elle de détruire dans la grande famille des peuples les relations fraternelles entre fils du même Père céleste.

« Le travail de la haine est parfois accompli par les livres, mais très souvent aussi par les journaux.

« Quand dans la hâte de sa tâche quotidienne, l'écrivain commet la faute d'accepter une information sans contrôle, d'exprimer une critique injustifiée, déjà il y a plus que de la légèreté.

« Mais il ne faut pas négliger le fait que de telles légèretés et de telles inattentions, spécia-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

lement dans les temps de tension, peuvent entraîner de lourdes conséquences.

« Le publiciste, qui a conscience de sa mission et de sa responsabilité, a le devoir, quand il a répandu une erreur, de rétablir la vérité. Il y est obligé à l'égard des milliers de lecteurs sur lesquels influent ses écrits et de l'héritage qu'il ne doit pas détruire, saint héritage de vérité et d'amour du prochain héritage de 19 siècles de christianisme.

« Il est avéré que la langue a tué plus d'hommes que le glaive.

« On peut affirmer que la littérature mensongère peut agir de façon aussi funeste que les chars et les avions de bombardement ».

CUBA. — Le principe du service militaire obligatoire est adopté.

DANEMARDK. — Un accord italo-danois a été signé.

E. U. A. — La loi sur le Service militaire obligatoire a été signée le 17 septembre par le Président Roosevelt. Le 15 octobre un million et demi de citoyens américains se présenteront au Conseil de revision.

— Ford hâte son programme de fabrication de 4.000 avions pour le Gouvernement.

— Les E. U. A. veulent avoir une marine dite des Deux Océans, aussi forte que la flotte la plus redoutable d'Europe et que la flotte la plus redoutable du Pacifique combinées.

— Une mission navale est allée choisir la base de Terre-Neuve. Des négociations sont d'autre part en cours entre les E. U. A. et les Etats de l'Amérique Centrale et du Sud pour l'établissement de bases aéro-navales pour protéger le canal de Panama.

FINLANDE. — Les jeux olympiques ont été remplacées par des rencontres sportives entre finlandais, allemands, suédois.

— Un accord commercial a été signé avec la Hongrie.

HONGRIE. — A la suite de l'arbitrage de Vienne, la Hongrie, qui avait une superficie de 92.916 km² en 1937 et de 117.166 km² en 1938, a maintenant 160.757 km². La population est estimée à environ13 millions et demi d'habitants.

ITALIE. — Von Ribbentrop s'est rendu à Rome pour un court séjour. Les conversations entre M. Von Ribbentrop et MM. Mussolini et Ciano ont porté sur les points suivants selon le correspondant à Rome des « Basler Nachrichten » :

1° Problèmes non encore résolus du Sud-Est européen, notamment les relations avec la Grèce, la Yougoslavie ;

2° Relations entre l'U. R. S. S. et les Puissances de l'Axe, après les désirs exprimés par Moscou au sujet du Danube ;

3° Développement des rapports entre l'Axe et l'Espagne ;

4° Coordination entre plus étroite au sujet de la guerre commune contre l'Empire Britannique.

Les questions méditerranéennes occuperaient une place prépondérante dans les entretiens, toujours selon le même correspondant.

PAYS-BAS. — Les autorités allemandes allèguent que de mauvais traitements seraient infligés aux Allemands résidant dans les Indes Néerlandaises. Par mesure de représailles, de nombreux fonctionnaires coloniaux hollandais ont été arrêtés et internés mais sans aucun résultat, « car le Gouvernement des Indes Néerlandaises suit aveuglément les directives britanniques ». (Source italienne).

ROUMANIE. — La minorité allemande de Roumanie aurait présenté des demandes tendant à obtenir une autonomie complète, l'exemption du service militaire dans l'armée roumanie, la constitution d'une armée propre avec un uniforme particulier et l'octroi de garanties pour l'usage de la langue et pour l'enseignement.

— Le Général Antonesco procéda aux réformes de l'Instruction publique, de l'Armée, de la Justice.

— Le Général Antonesco, Président du Conseil, porterait le titre de « Conductor ». Ce titre serait employé dans les relations internationales.

— De la nouvelle frontière roumano-soviétique, de Galatz et de Passy sur le Pruth en particulier parviennent de nombreuses informations montrant que les Soviets construisent des fortifications bétonnées tout le long de cette nouvelle ligne. En outre ils établissent des aérodromes sur plusieurs points, notamment à Reny, Soroka et Baltsy.

SUEDE. — Voici les résultats des élections à la deuxième chambre du Riksdag :

Sociaux-démocrates 1.527.631 voix et 134 mandats sur un total de 210, soit un gain de 22 mandats par rapport aux élections de 1935.

Les partis de droite ont obtenu 503.408 voix, soit 42 mandats, ce qui correspond à une perte de 2 mandats par rapport à 1935.

Le parti du peuple avec 341.354 voix, à 28 mandats soit une perte de 8 mandats.

Le parti socialiste avec 18.354 voix n'obtient aucun mandat, il perd les 6 mandats qu'il détenait.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Enfin les communistes ont 100.349 voix, soit 6 mandats ; ils perdent 6 mandats.

U. R. S. S. — L'U. R. S. S. a informé le Reich qu'elle entendait être représentée dans toutes les discussions ayant trait au Danube.

— Des incidents russo-roumains se sont produits à la nouvelle frontière.

— Moscou procède à une soviétisation rapides des Etats baltes.

— On confirme que le Gouvernement russe a transféré à l'intérieur les populations vivant à la frontière allemande ainsi que celles de Bessarabie.

LA VIE INDOCHINOISE

Naissances.

ANNAM

— JEAN-PIERRE-FRANÇOIS, fils de Mme et M. Roger-Pierre Laurent, percepteur à la Municipalité de Shanghai (Huê).

— PHILIPPE-ROBERT, fils de Mme et M. Claude-Jean Gargou, lieutenant d'active au 10e R. M. I. C. (Huê).

— ALAIN, fils de Mme et M. Boufler, administrateur adjoint des Services Civils (Hatinh).

COCHINCHINE

— JEAN-CLAUDE, fils de Mme et M. Trépos, gendarme à Badiem (Giadinh).

— JEAN-PAUL, fils de Mme et M. Pierre, capitaine du R. A. C. (Cap Saint-Jacques).

— BERTHE-ELISE, fille de Mme et M. Calatte, commis-greffier des Services Judiciaires.

— BÉATRICE-JENNIE-PAULETTE, fille de Mme et M. le Dr Tan-hamp-Nghiemp, chef du dispensaire Krautheimer.

— JACQUELINE-LOUISE, fille de Mme et M. Julien Edé, sergent à la Section des Infirmiers Coloniaux (15 septembre 1940).

— LILIAN-ANDRÉ, fils de Mme et M. Henri Leroux (15 septembre 1940, Saigon).

— MARIE-CHANTAL, fille de Mme et M. François Singer, planteur (15 septembre 1940).

— ALBERT-MICHEL, fils de Mme et M. Delpy, administrateur des Services Civils (Saigon).

— JEANINE-SIMONE, fille de Mme et M. Bourgory, mobilisé au Cap Saint-Jacques (16 septembre 1940).

TONKIN

— ANDOCHE, fils de Mme et M. Antoni Arrêto, canonnier (12 septembre 1940, Hanoi).

— CLAUDE, fille de Mme et M. Georges Agenon, brigadier en chef (14 septembre 1940).

— MARIE-JEAN-LOUISE, fils de Mme et M. Scotté, lieutenant (le 15 septembre 1940).

— CLAIRE-JEANNE, fille de Mme et M. Félix-Victorin Thomas, soldat à Hanoi (16 septembre 1940).

— CLAUDIE-JOSETTE-FRANCINE, fille de Mme et M. Ferdinand-Louis Fabresse, capitaine d'administration et de l'Intendance (15 septembre 1940).

— ANDRÉ-JEAN-PIERRE, fils de Mme et M. Maurice-Lucien Kremer, contrôleur à la Compagnie du Yunnan (20 septembre 1940).

Fiancailles.

COCHINCHINE

— M. NGUYEN-VAN-NHO, pilote, membre de l'Aéroclub de Cochinchine, avec Mlle DUONG-NGOC-THU, fille de Mme et M. Duong-ngoc-Khanh, propriétaire foncier (Bac-liêu).

Mariages.

ANNAM

— M. LE-TA, fils de M. Lê-qui-Chiêm, membre de la Chambre Mixte de Commerce et Agriculture, avec Mlle Công-tang Tôn-nu DIEM-NHA (Huê).

TONKIN

— M. RENÉ GRIBELIN, lieutenant d'Infanterie Coloniale, avec Mlle NELLY PATTERSON (19 septembre, Hanoi).

— M. YVES PÉGOURIER, magistrat, avec Mlle GILBERTE PATTERSON (19 septembre, Hanoi).

— M. GEORGES SELLON, lieutenant d'Artillerie Coloniale, avec Mlle JACQUELINE TERRIEN (21 septembre 1940).

— M. PIERRE RUIMBAUD, des Douanes et Régies, avec Mlle LE-THI-LIEN (Hanoi).

— M. RENÉ PHILIPONET, Compagnie Air-France, avec Mlle JEANNE VARGARD (Hanoi).

— M. ROBERT CASTAING avec Mlle HO-THI-LOAN (Hanoi).

Prochains mariages.

COCHINCHINE

— M. EDOUARD-ALEXANDRE-ALBERT PROVOST, représentant de la Société Indochinoise de Mécanique et d'Atelier de construction, avec Mme PAULE-EMMA ENGLET (Saigon).

— M. HENRI-CLERGÉ, soldat au 11e R. I. C., avec Mlle LE-THI-THAY (Saigon).

TONKIN

— M. SAO BOURRAT, canonnier, avec Mlle ANNA-LAURETTE GUIGON (Hanoi).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Décès.

CAMBODGE

— Mme née JOSÉPHINE KEIFFER, femme de M. François Albéza, des Travaux publics (11 septembre 1940, Phnompenh).

— S. A. R. la Princesse SAMDECH-MCHAS-FAR-CHAMDARAK AMPOR, cousine de S. M. Monivong (11 septembre 1940).

COCHINCHINE

— RIOCHE, 1er maître de la Marine Nationale en Indochine (Hôpital Grall, Saigon).

— M. EUGÈNE NGUYEN-VAN-DINH, directeur du journal *Dân-Hiêp* (Saigon).

— M. DANG-VAN-TRUYEN, agent technique des T. P. (14 septembre 1940, Tanan).

— M. PASSAGNE, comptable à l'Usine Electrique de Cholon (16 septembre 1940).

TONKIN

— MARTINE-SIMONE, fille de Mme et M. Victor Techine, adjudant (13 septembre 1940).

— M. MARCEL ROUSSEL, mécanicien électricien à la Société Cotonnière du Tonkin (16 septembre 1940).

— M. AUGUSTE COREMWINDER, médaillé militaire (15 septembre 1940).

— Mme BOURGEOIS, femme de M. Rémi Bourgeois, sous-directeur des Archives et Bibliothèques de l'Indochine (15 septembre 1940).

— Mme Vve VU-DUY-TRINH, mère de M. Vu-van-An, membre du Grand Conseil des Intérêts Economiques et Financiers (20 septembre 1940, Hadong).

— M. CHARLES FAUX, commis des D et R., ancien combattant (20 septembre 1940).

La fête de la mi-automne.

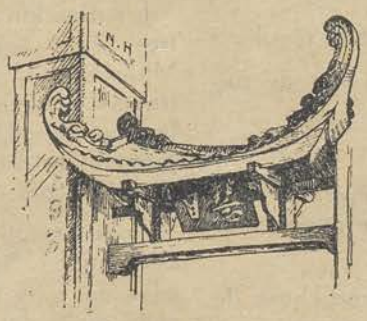
L'expression d'un grand calme des âmes, la fête de la mi-automne, aura permis aux autorités tonkinoises de prouver que, sans cesser d'être vigilantes, elles ne tombent dans nul pessimisme exagéré ; ainsi ont-elles permis que, durant les quatres jours que dure cette fête, l'éclairage normal des rues et magasins fût pratiqué. Les processions rituelles avec lanternes ont eu lieu, à Hanoi comme à Haiphong, et la population annamite a vu d'un très bon œil ce relâchement momentané de consignes nécessaires.

Agriculture.

Dans un précédent, numéro nous indiquions parmi les principaux articles parus dans le dernier *Bulletin Economique* une étude chimique des Thés, due à MM. Castagnol et Doan-ba-Phuong et un *aperçu sur les valeurs techniques de bas d'Indochine* de MM. Cousigny et Dong-phuc-Ho. Signalons aujourd'hui aux agriculteurs, des tirages à part de chacun de ces deux articles, tous les deux, fruits de longues recherches et de nombreuses expériences poursuivies à l'Institut des Recherches de Hanoi et de Saigon.

Sports.

TENNIS. — Au Tonkin, la Fédération n'a pas encore repris son activité. La redoutable question du problème des balles est posé. Elles n'arrivent plus d'Angleterre et pas encore d'Australie. Les joueurs n'ont d'autre part aucun entraînement, pris par leur bureau ou leurs occupations militaires.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

On devrait mieux choisir les gens

ROMAN (suite) (1)

par PAUL MUNIER

— Tu n'as pas toujours été habillée comme ça ?

— Non, quoi ! J'étais habillée à la française, va !...

— Alors pourquoi t'habilles-tu à l'annamite, maintenant ?

— Tiens ! parce que mon père est mort !
... puis elle ajoute, comme en confidence :

— J'avais beaucoup de robes, vous savez ! Oh ! mon père n'aurait jamais voulu me voir habillée comme ça ! Aujourd'hui comment faire ?

— Mais ces robes, on peut les arranger peut-être ?

— Tout perdu !

— A Cho-Phong ?

... mais elle ne répond plus, l'œil perdu sur des visions vagues. J'attends un moment, puis je questionne encore :

— Où logiez-vous, à Cho-Phong ?

— A l'hôtel !... Vous connaissez Cho-Phong ?
— Oui !...

... j'ai menti mais, si j'avais dit non, elle redevenait muette !

— Alors vous savez, l'hôtel, à l'angle des deux rues ; nous étions au rez-de-chaussée, deux petites pièces... Par les fenêtres on pouvait voir jusqu'au cercle...

— Et vous êtes restés là pendant la révolte ?

— On est parti, oui !... mais pas tout de suite !...

— Pourquoi ?

— On ne pouvait pas, tiens ! Les pirates nous auraient tous tués. Oh ! puis ne me parlez plus de ça !...

Décidément, je ne saurai pas grand'chose de Nelly qui se rétracte au moindre souvenir, ou reste dans l'imprécision. J'ai vu Mme Sœur une seconde fois, mais elle était mal lunée ; et puis toute sa grosse viande est gonflée de mépris pour les peaux colorées ; alors !...

Alors un seul moyen de savoir : aller à Cho-Phong, interroger les gens, confronter les témoignages, raisonner sur le lieu même des événements.

C'est dit : je demande une permission de quatre ou cinq jours. Non ! je m'en vais, pour le temps qu'il faudra, sans rien demander : n'attirons pas l'attention sur nous ! Si je pars sans le dire, comme je ne fais rien personne ne s'apercevra de mon absence ; si je demande à m'en aller, on s'apercevra que je ne fais rien !

J'ai fait mon enquête. En quatre jours le petit bourg et la révolte m'ont livré leurs secrets. Dans les récits de gens ayant vu, j'ai séparé le vrai du faux, le précis de l'exagéré, et l'aventure m'est apparue avec ses points culminants : l'audace inouïe d'un seul homme, la suffisance et la pusillanimité de beaucoup d'autres, la lâcheté coupable, l'indifférence honteuse et générale qui a permis, consacré, rendu irrémédiables la ruine et la déchéance de Nelly Mithridate. J'ai rétabli, presque heure par heure, les angoisses de la pauvre fille, reconnu les rapides étapes de sa chute et j'ai ramené pour elle une grande pitié.

***

L'extinction des feux a sonné comme les autres soirs. Cho-Phong somnole déjà. Nelly Mithridate, ses boucles brunes épandues sur le traversin, sommeille. Dans la même chambre de la pauvre auberge, à peu près vide, reposent Jean, et la tante annamite, la vieille Thi-Haï ; dans une pièce contiguë dorment les parents.

Tout à coup une, deux, puis cinq, puis vingt détonations sèches claquent dans la nuit, prolongées en écho par de longs tonnerres. La mère et la tante dorment toujours, du lourd sommeil des indigènes. Nelly s'est dressée, apeurée. Le père, bonhomme d'âge mûr et qui ne s'émeut plus facilement, vient la rassurer : ce n'est rien, des pétards sans doute. Pourtant, une inquiétude l'étreint, car les bruits recommencent, et il se rend compte, lui, qu'on tire des coups de fusil.

(1) Voir *Indochine* N° 1 du 12 septembre et N° 2 du 19 septembre 1940.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Qui ? Pourquoi ? On n'entend aucun cri, aucune clameur. Dans l'ombre chaude de juillet, seules éclatent de temps à autre des explosions brèves, en chapelets incohérents. Bientôt des chuchotements, des rumeurs étouffées, puis soudain, du côté du pénitencier, un hurlement de femme blessée, une plainte affolée, longue, longue, qui cesse d'un seul coup... silence !

A présent, toute la famille est debout, haletante, le petit pleurant... Une rafale, une autre... Une mitrailleuse, dans la rue, tout près, un bruit effroyable, assourdissant, dont la bicoque tremble... Entre les tempêtes de vacarme, une immense angoisse emplit l'obscurité muette... Brusquement, la mitrailleuse se tait, mais la fusillade continue, intermittente, désordonnée... Comment savoir ce qui se passe ?... Tous sont recroquevillés, grelottant de peur, s'assoupissant malgré eux quand le calme semble renaître... et la nuit entière s'écoule ainsi, dans un silence troué de chocs brutaux, sans pas, sans voix humaine.

Au petit jour, la fusillade cesse tout à fait ; le père Mithridate entr'ouvre les volets, avance prudemment sa tête bronzée. Des miliciens passent, l'arme à la main ; il les interroge : « Qu'y a-t-il ? les pirates ? »... mais les soldats jaunes poursuivent, sans lui répondre ; ils ont l'air hésitant, mystérieux. Le vieux rentre la tête et ferme.

A voix basse, Mithridate encourage les siens, bouleversés, exténués par cette nuit de frayeur : quelque mutinerie s'est produite peut-être, mais on ne tire plus... c'est fini... et le silence, en effet, se prolonge, le calme persiste, l'angoisse s'atténue...

Huit heures sonnent, la pendulette au timbre grêle semble dire, elle aussi, c'est fini...

Et tout d'un coup ils se dressent, hagards : une salve roule, tonnante... c'est au trésor... au cercle... à moins de cent mètres !... La curiosité l'emportant sur la terreur, Nelly, à peine vêtue, entr'ouvre à son tour les volets. Dans l'étroit rectangle où se glisse son regard, elle aperçoit la rue, en enfilade, jusqu'au cercle ; devant le cercle, un homme est étendu, sans mouvement ; un peu de fumée s'effiloche au-dessus de lui ; c'est Omanetta, le vieil Italien ; Nelly le reconnaît, malgré la distance ; il a encore sa pipe à la bouche. Et soudain vibre un cri, le premier cri humain depuis le cri de femme d'hier soir, non pas un cri, un hurlement, une lamentation affreuse, interminable : « Oï ! cha oï !... (1) mon mari ! On a tué mon mari !... Oï cha oï ! Oï cha oï ! on a tué mon mari !... maudits soient votre mère, votre père et le père de votre mère et tous vos ancêtres... Oï cha oï !... on a tué... » (2). La voix s'arrête, dans le fracas de vingt coups de feu, et Nelly voit s'abattre, sur le corps d'Omanetta, sa concubine saïgonnaise ; les pieds frappent le sol convulsivement, deux ou trois fois, puis tout redevient immobile et si-silencieux. Défaillante, Nelly referme les volets, que personne ne rouvrira plus.

A présent la ville bruit d'une vie étrange et nouvelle ; les habitants, les marchands se tiennent cois, terrés dans leurs masures ; mais les rues s'animent sous des pas souples ; par les fentes des persiennes on voit des miliciens ; ils sont armés et à leurs groupes se mêlent, armés aussi, des hommes aux figures viles ou farouches, aux vêtements blancs : les prisonniers !... C'est clair et c'est épouvantable : la garde indigène est révoltée, les prisonniers sont délivrés, leurs troupes parcourent le petit centre en pays conquis ! Et les soldats français ? Et les chefs, les fonctionnaires, les colons ?... Tous tués déjà, peut-être ?...

Tac, tac, tac, tac... du côté de la caserne, une mitrailleuse crépite. Les soldats doivent être retranchés là-bas, surpris, trop peu nombreux pour sortir. Atteindre la caserne, ce serait le salut, mais comment faire tout ce chemin ? On ne dépasserait pas le premier carrefour ! La famille Mithridate ne se décide à rien, hébétée, frissonnante ; Jean pleure, sans comprendre ; dans la cervelle des grands passent, hallucinantes, les vieilles histoires de piraterie, les histoires vraies, de têtes tranchées au couteau, d'ongles arrachés... Et voici que des cris gaillards s'élèvent dans la rue : « Nous donnons trois cent piastres pour un Français... nous donnons deux cents piastres pour la femme indigène d'un Français... nous donnons cent piastres pour un enfant de Français... »

On frappe à la porte de la cour. La mère, à voix basse, demande : « Qui là ? » C'est la voisine, une Annamite catholique. Ne restez pas ici, dit-elle, ou vous serez tous tués. Habillez-vous à l'annamite et venez chez moi. Aussitôt Nelly revêt tant bien que mal des nippes que lui donne sa tante, laisse à terre chemise et robe, chausse des soques, jette dans un petit sac quelques piastres et quelques bijoux, puis la famille passe, prudemment, dans la maison d'à côté. Seul le père, que sa couleur pourrait trahir, reste, se met tout nu, et va se cacher dans le four à pain.

PAUL MUNIER

(*A suivre*).

---

(1) Exclamation exprimant l'étonnement, la stupéfaction, la douleur, l'horreur, etc... Très usitée.

(2) Il faut avoir entendu les hurlements d'une femme annamite en colère :

« Maudits soient... » n'est qu'un à-peu-près : l'injure annamite est abominable et ne peut, décemment, être traduite.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES BONNES RECETTES

FRICASSEE DE POULET A L'ANCIENNE. — Préparer la fricassée comme à l'ordinaire. — Environ 10 minutes avant de servir, la garnir de : 15 petits oignons cuits au Consommé blanc ; 15 petits champignons cannelés, cuits, bien blancs.

Au dernier moment, lier la sauce avec 2 jaunes d'œufs, 4 cuillerées de crème et 30 grammes de beurre ; compléter avec une pincée de persil et de ciboulette hachés.

Dresser en timbale et entourer de petits fleurons en feuilletage, cuits à blanc.

FRICASSEE DE POULET AUX ECREVISSES. — Dix minutes avant de servir, ajouter à la fricassée : 15 petits champignons ; 18 queues d'écrevisses cuites comme pour bisque et décortiquées.

Mettre la fricassée au point, au moment, avec : 50 grammes de Beurre d'écrevisse tiré des carcasses ; la cuisson des écrevisses passée à la mousseline.

BECASSE A LA FINE CHAMPAGNE. — Cuire la bécasse à la casserole et la découper en 6 morceaux. Disposer ces morceaux dans une terrine ronde avec la tête dessus ; couvrir et tenir au chaud.

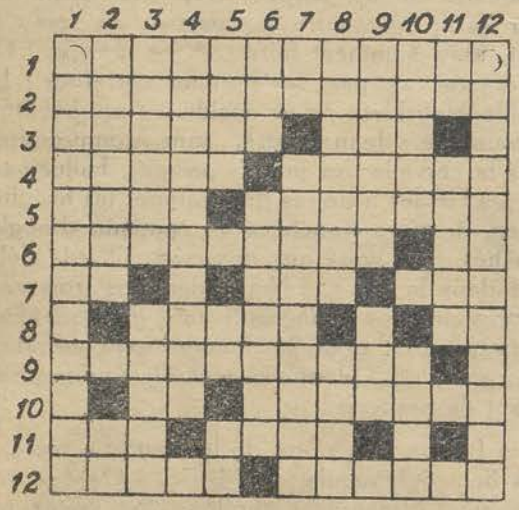
Déglacer la casserole avec de la fine champagne flambée ; ajouter les intestins hachés et délayés avec le jus de la carcasse, pressée ; une cuillerée de fumet de gibier ; un filet de jus de citron et une pointe de cayenne. Verser ce coulis sur les morceaux de bécasse ; chauffer sans laisser bouillir et servir tel quel.

CHAMPIGNONS FARCIS. — Choisir de beaux champignons moyens ; retirer les queues ; les laver et bien les essuyer.

Ensuite, les ranger sur un plat à gratin ; les assaisonner ; les arroser d'un filet d'huile ; les passer au four pendant 5 minutes pour provoquer la sortie de l'eau de végétation. Ensuite, garnir la cavité de sauce Duxelles serrée, facultativement épaissie par une addition d'un peu de mie de pain et dressée en dôme dans les champignons.

Saupoudrer la surface de chapelure fine et arroser de quelques gouttes d'huile ou de beurre fondu. Faire gratiner à four vif.

MOTS CROISÉS N° 2



Horizontalement.

1. — Bouffonneries.
2. — Revaluèrent une quantité.
3. — Genre d'arachnide — Trois parties.
4. — Commune de l'Allier, célèbre par ses eaux thermales — Mauvais poète.
5. — Pape — Petit canal dans un fossé de fortifications.
6. — Sociétés politiques secrètes — Filles d'Inachos.
7. — Terminaison d'infinitif — Trente — Ville où la vaillance autrichienne fut loin d'être mise en évidence.
8. — Six de la famille furent roi de Norvège — Terminaison de participe passé.
9. — Pleine aux as.
10. — Commune — Caractère typographique.
11. — Chef-lieu d'arrondissement, un des moins peuplés de France — Professeur de Démosthène.
12. — Fruit qui sert à fabriquer une boisson alcoolique — Sorte de natte en usage en Extrême-Orient.

Verticalement.

1. — Couteaux de cuisine.
2. — Renfermer — Victime d'un tour de vache.
3. — Etablissement turc où l'on distribue gratuitement des vivres aux nécessiteux — Personnage légendaire du temps de Charlemagne.
4. — Certains.
5. — Dieu de la guerre — Vieillesse — Terminaison de participe passé.
6. — Compris ce qui est écrit — Mauvais tableaux.
7. — Terminaison d'infinitif — Inondée.
8. — Fossile du terrain secondaire — Ancie Evêché et Duché.
9. — Parfums — Consomme.
10. — Ce qui reste dû — En l'honneur de Bacchus.
11. — Préposition — Opportun.
12. — Partie de la géométrie.

Solution des mots croisés n° 1

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	P	A	L	O	U	R	D	E	■	L	O	F
2	A	L	U	I	N	E	■	D	■	E	C	U
3	L	E	■	S	I	D	O	I	N	E	■	R
4	P	A	C	O	T	I	L	L	E	■	M	I
5	I	T	I	N	E	R	A	I	R	E	■	O
6	T	O	R	S	■	A	C	T	I	V	E	S
7	A	I	R	■	L	I	E	E	■	H	■	O
8	T	R	E	O	U	■	■	■	F	E	Z	■
9	I	E	■	■	S	I	A	M	■	M	E	R
10	O	S	S	A	T	U	R	E	■	E	L	U
11	N	■	O	U	R	L	E	T	■	R	E	A
12	S	A	C	■	E	E	S	■	T	E	S	T

Le Directeur-Gérant : Jean SAUMONT

Imp. G. Taupin & Cie — Hanoi

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ENTREPRISE D'AUTOBUS
ET D'AUTOCARS DE LUXE

NGUYỄN-VĂN-HỒNG

77, Boulevard Rollandes — HANOI

LIGNE :

HANOI — PHU-LY — NAM-DINH — THAI-BINH

XE "CON THỎ" RẤT ÊM

CỦA HÃNG :

NGUYỄN-VĂN-HIÊN

53, Boulevard Rollandes — HANOI

ĐƯỜNG HANOI — NAM-ĐỊNH — THÁI-BÌNH

HANOI **4h15 — 5h15 — 10h50 — 12h15**
THÁI-BÌNH **8h30 — 15h30**
NAM-ĐỊNH **9h45 — 10h07 — 16h45**

ĐƯỜNG HANOI — PHỦ-NHO-QUAN

HANOI **12h15** — NHO-QUAN **5h30**

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ENTREPRISE

PHẠM-NHƯ-TUYẾT

«CHEVAL-BLANC»

71, Bd. Rollandes, Hanoi
Téléphone : N° 1228

SERVICE DE TRANSPORT RÉGULIER DE VOYAGEURS ET MARCHANDISES

HANOI - TUYÊN-QUANG - HAGIANG

ENTREPRISE D'AUTOBUS DE LUXE

NGUYỄN-VĂN-XUÂN

73, BOULEVARD ROLLANDES - HANOI

HIỆU : Cái tên vàng qua Địa-Cầu

Départ :	Retour :
HANOI - NAMDINH - THAIBINH	*THAIBINH - NAMDINH - HANOI*
6 h.45 - 7 h.15 - 9 h.35	**11 h.45 - 12 h.15 - 14 h.30**
NAMDINH - THAIBINH	*NAMDINH - HANOI*
10 h.00 - 10 h.30 - 3 h.15	**12 h.55 - 13 h.10 - 15 h.30**

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Pour vos écoliers

ACHETEZ LES CHAUSSURES

Bata

SOLIDES
CONFORTABLES
BON MARCHÉ

SUCCURSALES DANS TOUTE L'INDOCHINE

Paul CHABOT

JOAILLIER

Ses montres

MOVADO - SUIZEX

CYMA

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques